EX-LIBRIS

François CARLIN

les remarques du P. Vavasseur
sont devenues rares.
Le Premier Président de Lamoignon
qui aimoit et estimoit le P. Rapin
acheta du Libraire les exemplaires
de ces remarques, comme il en
restoit fort peu. Bibl. critique de
Saintjore (Rich. Simon) T. I. p. 144.

C'est ce même P. Vavasseur qui n'ayant
trouvé qu'une faute d'impression dans
(ou quatre)
de ses ouvrages consulta pour savoir
s'il fallait mettre errata ou erratum.
P. Sirmond lui dit: donnés le moi,
je trouverai encore une, et on mettra
errata.

Vavasseur, François, 1605-1681

REMARQUES
SUR
LES NOUVELLES
REFLEXIONS
TOUCHANT
LA POETIQUE.

Le R. P. Vavasseur Jesuit
est auteur de ces remarqu
Et le R.
Rapin d
mesme
l'auteur des
reflexions.

A PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE,
au Palais, au second pillier de
la grande Salle, au grand
Cesar.

M. DC. LXXV.
Avec Privilege du Roy.

1675

Universitas
BIBLIOTHECA

PN
1043
.R26V98
1675
Folio.

REMARQUES
SUR
LES NOUVELLES REFLEXIONS
TOUCHANT
LA POETIQUE
en general.

Dans l'avertissement qui est devant les reflexions.

COMME ces Reflexions peuvent choquer ceux qui n'ont pas de genie, ausquels elles seront incommodes, je m'attends d'apprendre d'eux les endroits où je me seray mépris.

REMARQUE.

Puiſque l'auteur des Reflexions veut apprendre de nous autres, qui n'avons point de genie, les endroits où il s'eſt mépris; il faut le ſatisfaire du mieux qu'on pourra: & puis qu'il aſſûre qu'on trouve par tout des gens, qui par charité ou par mauvaiſe humeur ſont toûjours preſts à donner des avis; il eſt bon de le faire dire vray, luy qui s'eſt trompé ſi ſouvent, & qui a dit faux en tant de differentes manieres.

PREMIERE REFLEXION.

La poëſie eſt de tous les arts le plus parfait.

REMARQUE.

Je m'aſsûre que l'auteur reflexif eſt encore à ſçavoir, que la poëſie de ſon chef ne tient pas

rang parmy les ſept arts libe-raux, mais ſeulement par le rap-port qu'elle peut avoir, ſoit à la grammaire, comme le dit Iſido-rus dans ſes origines ; ſoit à la muſique, comme le pretend, & peut-être avec plus de raiſon, Martianus Capella, dans ſa phi-lologie.

REFLEXION.

Pour réüſſir en poëſie, il faut tout ſçavoir.

REMARQUE.

Eſt-il vray ? Pour être poëte il faut tout ſçavoir ? Mais pourtant le Reflexif anonyme nous ap-prendra bien-toſt par ſa ſixiéme reflexion, que Racan êtoit poë-te, & qu'il ne ſçauoit rien. Quant à ce qu'il avance, que c'eſt de la profeſſion du poëte de ne rien ignorer ; Vitruve qui deman-de le même avantage pour ceux

de ſon métier, me paroiſt un peu plus raiſonnable & plus judicieux que luy. D'abord ce grand architecte ſemble vouloir dire, que pour devenir maître en l'art de baſtir, il faut tout ſçavoir. Mais enfin il s'explique: & nous comprenons de ſon diſcours qu'il n'eſt pas neceſſaire, pour ſçavoir faire un baſtiment, de tout ſçavoir: mais qu'il eſt bon de ſcavoir un peu de tout. Il en eſt de même de l'orateur. Il faut, dit Antonius dans Ciceron, que l'orateur ſçache à fonds l'art de l'éloquence, mais il ſuffit qu'il ſoit ſuperficiellement imbu des autres arts. Le poëte ne doit donc pas tout ſçavoir: mais il doit ſçavoir de tout.

II. REFLEXION.

Lucain languit ſouvent dans ſon Poëme de la guerre de Pharſale, faute de genie.

REMARQUE.

Attendez tant soit peu : Lucain aura bien-tost du genie, il ne sera plus languissant. Voyez la page 159. Lucain est grand & élevé. Et à la marge du même endroit : *Lucani mens effrenis, sui impos, immodico rapta calore.*

REFLEXION.

Ovide s'égare quelquefois dans ses metamorphoses faute de jugement.

REMARQUE

Ovide manque de jugement dans ses metamorphoses ? Cela est fâcheux. Car il a du genie, à ce que vous dites, il a de l'art & du dessein, mesme dans ses metamorphoses. Mais je pense pouvoir raisonnablement l'excuser : puisque ses metamorphoses

ne ſont qu'un eſſay de jeuneſſe, qu'il n'a jamais revû, qu'il deſavoüe, & qu'il ne reconnoiſt preſque pas pour ſien; n'y ayant point mis la derniere main, ny ſon principal caractere. Apres tout, il a dequoy ſe conſoler dans les reflexions de l'anonyme, ayant Lucain pour compagnon de ſa diſgrace & de ſon defaut. Liſez à la page 159. ce qui s'y voit touchant ce poëte: Lucain eſt peu judicieux.

III. REFLEXION.

Le genie de la guerre & des affaires n'a rien qui approche des grandes qualitez, que la vraye poëſie demande.

REMARQUE,

Quoy? Un general d'armée pour gagner des batailles, un miniſtre d'eſtat pour faire une

paix generale, n'ont pas besoin d'une si grande élevation d'esprit, ny d'un si fort genie, qu'un petit faiseur de vers, pour donner au public deux ou trois odes, & deux ou trois eclogues?

IV. REFLEXION.

Les legislateurs ont pris dans les poëmes d'Homere le premier plan des loix qu'ils ont données aux hommes.

REMARQUE.

Apparemment Moyse qui fut un des premiers legislateurs du monde, & qui precedoit Homere de plus de cinq cens ans, n'a rien pris de luy. Si les cantiques de ce legislateur sont admirables, comme ils le sont en effet, ce n'est donc pas qu'ils ayent été composez sur le modele de l'Iliade, ny sur celuy de l'Odyssée, ou

que Moyſe ait rien emprunté des hymnes de ce poëte: dans les écrits duquel neanmoins, ſe ſeront formez tous les grands perſonnages de l'antiquité. Mais vous, Monſieur, qui nous venez de dire, qu'Homere eſt le maître univerſel de tous les legiſlateurs, & qui nous dites incontinent apres, que c'eſt ſur ce grand original, que Platon eſt devenu philoſophe, ſçavez vous bien que Platon dit le contraire en termes exprés? Ecoutez les reproches qu'il fait à Homere. Dites nous, quelle ville a profité de vos préceptes pour un meilleur gouvernement de ſes habitans: comme nous voyons que la diſcipline de Lycurge a reglé les Lacedemoniens? Quel peuple vous reconnoiſt pour ſon legiſlateur, & publie hautement vous eſtre obligé de la façon de ſa conduite?

L'Italie & la Sicile tiennent leurs ſtatuts, & leurs couſtumes de Carondas. Pour nous autres Atheniens, nous avons receu de Solon le temperament des loix que nous gardons encore. Mais Homere quel eſt-il, & qui ſont les particuliers, qui ſe ſoient accommodez de ſes inſtructions, & de ſes conſeils ? Ny monarchie, ny republique, à ce que je penſe, ne ſe glorifiera jamais de luy devoir la fondation & l'établiſſement de ſes eſtats.

REFLEXION.

C'eſt ſur ce grand original que Platon eſt devenu philoſophe.

REMARQUE.

Parmy les poëtes que Platon a chaſſez de ſa republique en general, il a chaſſé Homere nommement & le premier de tous. Ne

voila pas un maître bien recompensé, & un disciple fort reconnoissant? Il est vray que Platon declare ouvertement qu'il a toûjours aimé & respecté Homere: mais qu'il aime & respecte encore plus la verité. Voulant dire par-là, qu'il n'a pas appris la verité d'Homere.

V. REFLEXION.

Platon avoit entrepris de décrier la poësie, n'ayant pû y reüssir.

REMARQUE.

D'où est-ce que l'anonyme peut avoir appris, que Platon n'a pû reüssir en poësie? Car si jamais ce philosophe ne s'est meslé de faire des vers, ainsi que quelques-uns le veulent faire croire; comment sçait-on qu'il n'a pû y reüssir? Et s'il est au-

teur de beaucoup d'epigrammes que luy attribuë Diogene Laerce, où trouvera-t'on plus de naïveté & plus de delicateſſe dans un ſi petit nombre de vers, que dans ces epigrammes ? C'eſt donc une grande hardieſſe à deviner & à s'être avancé de la ſorte, ſans pouvoir produire la moindre marque, ny le moindre témoignage du monde, pour preuve de ce qu'on a dit. Mais n'y a-t'il pas encore plus de temerité, quand un chacun peut aiſément s'inſtruire du contraire ? Ciceron eſtime que la proſe même de Platon tient beaucoup du vers: *Platonis locutio potius poema putandum, quam comicorum poetarum.* Aulu-gelle & Macrobe nous vantent juſqu'à de ſimples diſtiques qui nous reſtent de la façon de ce grand homme. Mais j'ay tort de m'amuſer à vouloir montrer au reflexif, que Platon

a reüſſi en poëſie. Car il en eſt tout perſuadé : puis qu'il dit l'un & l'autre également. Il n'y a pas reüſſi : vous le venez d'entendre. Il y a reüſſi : écoutez ce qu'il dit dans la page 246. Nous trouvons toutes ces manieres de delicateſſe de vers dans quelques-uns des anciens, comme dans le Socrate de Platon.

REFLEXION.

Ariſtote a reconnu quelque choſe de divin dans le caractere du poëte, mais il n'y reconnoiſt rien de furieux. εὐφυοῦς ἡ ποιητικὴ ἐστιν, ἢ μανικοῦ.

REMARQUE.

Il n'y a que deux fautes en ce paſſage d'Ariſtote : l'une, que le premier mot en eſt mal traduit : l'autre, que le penultiéme eſt falſifié. Εὐφυοῦς ne veut pas dire que

le caractere du poëte demande rien de divin, mais qu'il luy faut de l'esprit & du naturel. La falsification de la fin du passage se trouve en la particule negative, οὐ, au lieu qu'il doit y avoir, ἢ, qui est une particule disjonctive. Et de là nous voyons que le sens du texte est gâté & entierement corrompu, soit par mégarde & par une grossiere mépriſe, soit à dessein & par un artifice trompeur. Le veritable texte d'Aristote dans les éditions Grecques porte, ὡ φυσῆς ἡ ποιητικὴ ἐστιν, ἢ μανικῆ. Et les versions des traducteurs, quoyque differentes en plusieurs endroits; conviennent en celuicy: *Ingenioſi poëtica eſt aut furioſi.* La poësie est l'ouvrage d'un homme d'excellent esprit ou d'un furieux. Mais quand tous les livres auroient manqué, & que tous les interpretes nous seroient con-

traires ; le discours suivant d'Aristote, & la raison qu'il allegue, nous obligeroient à faire ce changement d'une lettre, tel que nous venons de le faire. τῶν γὰρ οἱμὴ εὐπλαστοι, οἱ δ' ἐκφατικοὶ εἰσιν. Comme si Aristote vouloit dire: Il faut pour estre poëte qu'on soit ou beaucoup spirituel, ou bien emporté & comme furieux. Car les inspirez sont ceux qui tombent aisément en extase, & les spirituels sont tout propres à feindre, ainsi que les extasiés & des personnes hors d'elles-mémes.

VI. REFLEXION.

On peut devenir orateur sans avoir de naturel à l'eloquence ; parce que l'art peut suppléer au défaut de la nature.

REMARQUE.

Cela est directement opposé à ce

qu'enſeignent les deux maîtres de l'eloquence. Ciceron 1. de or. 113. *Hæc inſeri & donari ab arte non poſſunt omnia. ſunt enim dona naturæ.* Quintilien proœm. inſt. *Illud in primis teſtandum eſt, nihil præcepta & artes valere, niſi adjuvante natura.*

REFLEXION.

Racan eut bien des concurrens & peu de ſemblables.

REMARQUE.

Ceux qui auront en nos jours connu Malherbe & Racan, c'eſt à dire le maiſtre & le diſciple, & qui ſçavent le merite de l'un par-deſſus l'autre, ſeront bien étonnés quand ils n'y reconnoiſtront plus rien dans les reflexions de l'anonyme. Racan, dit-il, eut bien des concurrens & peu de ſemblables. Il paroiſt poëte juſques dans les plus petites choſes. Malherbe

commença le premier à joindre la pureté au grand ſtile : mais il ne put porter cette maniere juſques dans ſa perfection. Il y a bien de la proſe dans ſes vers : & par l'envie qu'il a d'eſtre trop ſage, il eſt ſouvent froid.

REFLEXION.

Ce ne fut qu'en tremblant que Virgile s'aviſa d'aller pendant la nuit afficher à la porte du palais d'Auguſte ces deux vers, qui donnerent tant d'admiration à toute la ville de Rome.

REMARQUE.

A la verité cela eſt un peu poëtique en proſe, de s'imaginer que Virgile affichant tres-innocemment un diſtique à la porte d'un palais & méme à la loüange du maiſtre qui y demeuroit, eut ſi grand peur qu'il en tremblaſt.

Mais

Mais cette circonſtance feinte à plaiſir eſtoit neceſſaire, puiſqu'elle ſeule fait toute la preuve de la modeſtie, que doivent avoir les poëtes.

REFLEXION.

Il n'y a rien de plus incommode qu'un poëte enteſté de ſon merite : il en fatigue tout le monde, en prônant éternellement ſes ouvrages.

REMARQUE.

Vous avez raiſon de dire qu'il n'y a rien de plus incommode qu'un Poëte qui ſe vante ſans ceſſe : je l'avoüe. Mais ce n'eſt pas ce que ſignifie le vers que vous avez mis à côté de vôtre 13. page : *Sæcli incommoda, peßimi poetæ.* Catulle veut dire que les méchans poëtes ſont l'incommodité de leur ſiecle, ſans méme qu'ils

ſoient enteſtés de leur merite & ſans qu'ils prônent éternellemeut leurs ouvrages. En effet il s'en trouvera qui aimeront mieux un poëte vanteur qu'un méchant poëte. Car enfin qu'un poëte ſe glorifie de ſes beaux vers, nous en croirons ce qui nous plaira & nous en profiterons, ou nous nous divertirons du reſte, en l'écoutant. Qu'un poëte faſſe de méchants vers, il faudra le ſouffrir, quoyqu'il nous déplaiſe, ſans que nous tirions aucun fruit de ſon ouvrage.

VII. REFLEXION.

C'eſt le ſentiment d'Horace, que la poëſie doit plaire & qu'elle doit eſtre utile. *Et prodeſſe volunt, & delectare poetæ.*

REMARQUE.

Horace ſe contente de l'une de

ces deux choſes : *Aut prodeſſe volunt, aut delectare poetæ.* Pourquoy voulez-vous luy faire dire faux, pour vous ſervir de témoin ? Que s'il ajoûte, *Aut ſimul & jucunda & idonea dicere vitæ* : vous voyez bien qu'il laiſſe encore toute liberté au poëte, de vouloir plaire & de vouloir profiter conjointement, ou de n'avoir pour but que l'une ou l'autre de ces fins.

IX. REFLEXION.

Ce ne ſont que les poëtes impurs & diſſolus que Platon bannit de ſa republique.

REMARQUE.

Vous le dites, Monſieur l'anonyme. Et moy je ſoûtiens que d'autres raiſons encore ont pouſſé Platon à ne vouloir ſouffrir les poëtes dans ſa republique, ſur leſquelles raiſons il appuye da-

vantage. Premierement, c'eſt à cauſe de leur impieté en fait de religion. Secondement, c'eſt parce qu'ils donnent ſouvent de tres-méchans preceptes & fort contraires à la veritable morale. En troiſiéme lieu, parce qu'ils apportent beaucoup de troubles & de deſordres dans les eſprits, excitant par la moleſſe, ou par la vehemence de leurs diſcours, de leurs meſures, & de leurs nombres, les paſſions de deſir & de crainte, de douleur & de plaiſir, de haine & d'amour, & toutes les autres. Où vous remarquerez, que Platon n'a pas fait un chef particulier d'accuſation contre les poëtes, de ce qu'ils ſe montrent peu honneſtes en leurs vers: mais qu'il comprend ce défaut particulier, dans un reproche general qu'il leur fait, de corrompre les mœurs de la jeuneſſe en plu-

ſieurs manieres. Donnez-vous le loiſir de lire le troiſiéme & dixiéme livre de la republique de Platon : & vous ſerez par vous-méme deſabuſé.

REFLEXION.

Homere n'a jamais dit d'impietés ny d'ordures.

REMARQUE.

A l'égard des impietés, voyez dans Diogene Laërce la vie de Pythagore : vous trouverez que ce philoſophe étant deſcẽdu aux Enfers, apperceut, entre les autres ſpectacles qui luy firent horreur, l'ame d'Heſiode attachée à une colomne avec des chaiſnes d'airain, celle d'Homere pendue à un arbre & toute environnée de ſerpens : ces deux poëtes punis de la ſorte, pour avoir inventé & publié dans leurs écrits des fauſ-

ſetés prophanes & des impoſtures infames, contre le reſpect & la veneration qu'ils devoient à leurs Dieux. Vous me ſerez auſſi témoin, s'il vous plaiſt, des impietés & des profanations d'Homere; puiſque vous avoüez dans vôtre vingt-cinquiéme reflexion qu'il en faut demeurer d'accord. On doit, dites-vous, convenir qu'Homere n'a traitté ſes Dieux avec tout le reſpect dû à leur condition. Longin ne peut ſouffrir ces bleſſures, ces adulteres, ces haines, & toutes ces foibleſſes, auſquelles il aſſujettit les Dieux contre leur caractere. Pour ce qui eſt de ſçavoir ſi Homere a jamais dit d'ordures; vous, Monſieur, qui nous diſiez tout maintenant que ce ne ſont que les poëtes impurs & diſſolus que Platon bannit de ſa republique, avez-vous oublié d'ailleurs que

Platon a banni Homere, & qu'enſuite il doit l'avoir banni pour les impuretés de ſa poëſie: puiſque c'eſt, à vôtre ſens, l'unique ſujet de la rigueur, que tient ce philoſophe aux poëtes? Mais je n'ay pas raiſon de vous tant preſſer. Et pourquoy vous donner la peine de vous dédire ſi ſouvent? N'eſt ce pas aſſez que Platon, apres s'être plaint hautement de la corruption que cauſent les poëtes dans la religion & dans l'état, ajoûte en particulier les deshonneſtetés d'Homere? Je ne vous renvoye point à ſes écrits en general: je prétends vous ſpecifier l'endroit, & vous en marquer du moins le commencement: afin que vous ne doutiez point que Platon dans ſes dialogues n'ait parlétout autrement d'Homere que vous n'en parlez à preſent, dans vôtre neuviéme reflexion.

C'eſt au livre troiſiéme de ſa republique qu'il s'explique en ces termes : Δοκεῖ σοι ὁπωσοῦν εἶναι τοῖς ἐγκρατείαν, ἑαυτῶ ἀκούειν νέῳ. Δία καὶ ψευδόπων τ' ἄλλων θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων. Penſez-vous, dit-il, que cela ſoit fort propre à un jeune homme, pour luy apprendre la continence, de lire dans Homere ou les continuelles débauches de Jupiter, ou l'infame commerce de Mars & de Venus, qui furent ſurpris enſemble, ou beaucoup d'autres abominations ſemblables ?

REFLEXION.

Virgile n'a jamais dit d'impuretés ny d'ordures.

REMARQUE.

Si les fables d'Homere ſont injurieuſes aux Dieux ; parce qu'il les fait ſujets à mille deſordres ; il n'y

n'y a pas à douter que Virgile ne ſoit auſſi coupable du méme crime que l'eſt ce poëte dans ſes fictions les plus indecentes ; dautant que Virgile les ſuppoſe toutes, qu'il parle de pluſieurs, & qu'enfin il en ajoûte de nouvelles. Pour ce qui eſt de la pudeur & de l'honneſteté qu'il garde dans tous ſes vers, à ce que vous dites ; en verité, Monſieur le reflexif, nous ſommes extrémement bons, vous & moy, ſi nous croions, ce que le vulgaire ſe perſuade, qu'il n'y a rien de mal-honneſte dans Virgile. Je ſçay que l'auteur de ſa vie nous préconiſe ſa modeſtie & ſa continence : mais certes cét extravagant a bonne grace de nous venir faire ce conte, immediatement apres qu'il nous l'a repreſenté comme un débordé dans le plus grand crime qui puiſſe eſtre. D'ailleurs, il ne s'agit

pas icy de la vie & des mœurs de Virgile : mais on pretend ſçavoir s'il n'y a point d'impuretez & d'ordures dans ſes eglogues, dans ſes géorgiques, & dans ſon Eneïde. Pour moy je ſuis tres-aiſe que la jeuneſſe n'y penſe point de mal, & qu'elle paſſe par deſſus, ſans penetrer juſqu'au poiſon qui peut eſtre caché au dedans ſeulement. Je me doute que les intelligens n'en trouveront que trop, pour ne pas parler ſi inconſidérement que le réflexif, qui exempte ce poëte de toute impieté & de toute ordure.

X. REFLEXION.

La tragedie repreſente Egiſte dans l'Electre de Sophocle puny, aprés avoir joüy de ſon crime l'eſpace de dix ans.

REMARQUE.

Que voulez-vous dire par vos dix ans d'impunité dans le crime? je m'assure que c'est le temps durant lequel Agamemnon, un des chefs de l'armée des Grecs, commandoit au siege de Troye, & qu'Egiste en son absence mettoit le desordre dans sa maison, & le deshonneur dans toute sa race. Mais ne comptez-vous pour rien dix ou douze autres années, qu'Oreste estoit demeuré caché parmi les Phocéens, devant qu'il se vangeât du meurtre commis en la personne de son pere? Si vous lisez l'argument en Grec de l'Electre de Sophocle, & si vous l'entendez comme il faut; il vous dira qu'Oreste avoit vint ans, quand il tua Egiste. Que si vous aimez autant vous en tenir au traducteur; quoy qu'il ait mal

compris le Grec ; vous trouverez vint ans aprés la mort du pere, & dix environ devant qu'il mouruſt. D'où l'on pourroit conclure qu'au lieu de vos dix ans, Egiſte ſeroit bien demeuré impuni l'eſpace de trente ans, & que ce méchant homme auroit toujours continué pendant ce temps-là de jouïr de ſon crime.

XIII. REFLEXION.

Par la comparaiſon que fait Longin d'Apollonius, & d'Homere, il paroiſt que l'avantage du genie eſt toujours preferable à celuy de l'art.

REMARQUE.

Liſez la 29. & la 30 ſection de Longin, & vous verrez qu'on ne traite point en ces deux endroits cette queſtion, ſi le genie eſt preferable à l'art: mais ſi un excellent

ouvrage, soit en prose soit en vers, quoy qu'il y ait des fautes, n'est pas à preferer à un mediocre, qui n'en auroit point. L'on demande aussi lequel des deux vaut le mieux dans une production d'esprit, ou la grandeur & l'élevation, ou le nombre & la multitude des belles choses.

XIV. REFLEXION.

Demetrius le Phaleréen dit qu'Archiloque n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au poëme heroïque, qu'avoit Homere. Anacreon qui avoit une delicatesse d'esprit admirable, n'avoit pas d'élevation.

REMARQUE.

Denis d'Halicarnasse, qui est le veritable auteur du livre de l'élocution, nous apprend dés le commencement de son ouvrage,

qu'il faut dans un discours que la periode ait sa justesse & son tour reglé, qu'elle ne soit ny trop libre ny trop contrainte, ny trop reserrée ny trop étenduë : mais qu'on ait égard au sujet qui se traite ; qu'il y auroit de l'indecence à vouloir composer l'Iliade, comme feroit Anacreon en ses petits vers, ou comme Archiloque en quelques-uns qu'il a faits, qui sont courts, d'un sens rompu & entrecoupé. Les exemples de vers qu'apporte vostre Demetrius de ces deux poëtes, montrent évidemment ce que je dis. Et nous sçavons aussi de Longin touchant Archiloque, que c'estoit par sa grandeur & par son élevation, qu'il surpassoit infiniment Eratosthene, & qu'il estoit grand imitateur d'Homere. Apres cela où est cette grandeur d'ame propre au poëme épique, qu'Archiloque

n'a pas? où eſt cette élevation d'eſprit, qui manque à la delicateſſe admirable d'Anacreon ? Il n'y a rien de tout cecy. Du moins le faux Demetrius n'en parle point, & ne doit pas meſme y avoir penſé, au ſujet qu'il a entrepris de prouver.

REFLEXION.

Properce avouë luy-meſme qu'il n'eſtoit pas propre à chanter les guerres d'Auguſte. Horace eut peut eſtre eſté capable d'un grand poëme, ſi ſon inclination ne l'euſt borné au vers lyrique.

REMARQUE.

Horace a tenu le meſme langage, dans ſes ſatyres, dans ſes épitres, & dans ſes odes. Pourquoy donc ne point parler de luy de la meſme façon ? Pourquoy dire que Properce par ſa propre con-

fession n'étoit pas capable d'un grand poëme ; & qu'Horace qui confesse la mesme chose, en auroit esté capable s'il l'avoit voulu : veu nommement que celui-cy nous fait entendre le contraire en termes tres-exprés.

Nec sermones ego mallem,
Repentes per humum , quam res componere gestas ,
Si quantum cuperem , possem quoque.
Sed neque parvum
Carmen majestas recipit tua : nec meus audet
Rem tentare pudor, quam vires ferre recusent.

Mais pour dire le vray , il n'en faut croire ny l'un ny l'autre. Horace s'abaisse, ou prend l'essort, comme il luy plaist. Properce est toujours plusttost élevé en l'air, qu'il ne marche à terre. De maniere que si vous mettez en vers heroïques, les odes d'Horace à

Auguſte, & les elegies de Properce ſur la ville de Rome, & ſur la bataille Actiaque; peu s'en faudra qu'ils ne ſoient tous deux devenus poëtes epiques.

REFLEXION.

Fracaſtor qui réüſſit avec tant de ſuccés dans le poëme de ſa Syphilis, ne réüſſit pas de la meſme maniere dans le poëme epique ſur Joſeph, dont il nous eſt reſté un fragment : car ce poëme eſt d'un fort petit genie & d'un caractere tres-mediocre.

REMARQUE.

Quel moyen de pouvoir juger, ſi Fracaſtor a réüſſi avec peu ou beaucoup de ſuccés dans un poëme, dont il ne nous eſt reſté qu'un fragment? Mais quelle indiſcretion de condanner aiſément un ouvrage imparfait, comme eſtant

d'un fort petit genie & d'un caractere tres-médiocre, lors que l'auteur a réüſſi admirablement ailleurs ?

XVI. REFLEXION.

C'eſt un grand talent que de ne pas dire tout ce qu'on penſe. C'eſt un grand defaut, que de ne pouvoir finir, dont Apelle blâmoit ſi fort Protogene.

REMARQUE.

A la pareille, Monſieur l'anonyme : inſtruiſez moy d'une choſe, & je vous inſtruiray d'une autre ; que vous n'ignorez pas à la verité entierement, mais que vous ne diſtinguez pas aſſez. Il y a une maniere de finir un ouvrage qui conſiſte à retrancher ce qui meſme ne devroit pas ſembler ſuperflu, à s'arreſter tout court, comme au milieu de ſon travail, le deſ-

sein neanmoins estant achevé ; à laisser penser aux autres ce qu'il faut, & ne pas exprimer tout ce qu'on pense. C'est ainsi que Parrhasius finissoit ses tableaux, en faisant toujours attendre quelque chose au de-là de ce qu'il executoit : & la grande loüange que donnoient ceux de sa profession à sa peinture, estoit que les derniers lineaments de ses tableaux, & les figures des corps, qui en effet n'estoient pas achevez, donnoient plus à penser qu'elles ne representoient d'elles-mesmes, *Confessione artificum*, dit Pline, *in lineis extremis palmam adeptus. Ambire enim debet se extremitas ipsa, & sic desinere, ut promittat alia post se, ostendatque etiam quæ occultat.* Je vous demande maintenant, Monsieur, n'est-ce pas là ce que vous appelez sçavoir finir ? Et n'est-ce pas le grand ta-

lent, dont vous parlez, qui n'eſt que des grands hommes, & des genies extraordinaires? Mais ſçachez qu'il y a une autre maniere de ſçavoir finir, que vous confondez avec celle-cy, & qui ne peut mieux ſe faire voir que par ſon contraire. C'eſt un trop grand ſoin, & une trop grande exactitude, qui gaſte plus qu'elle n'aide: c'eſt d'eſtre toujours apres ſon ouvrage, de n'avoir jamais fait, de ſe chicaner, pour ainſi dire, ſoy-meſme, enfin de vouloir mieux faire qu'on ne peut. Apelles ſe donnoit la gloire de pouvoir finir, quand il luy plaiſoit: ajoûtant au contraire que Protogene eſtoit bien à la verité ſon pareil, & que meſme il le ſurpaſſoit en quelque choſe; mais qu'il avoit ce deſavantage, qu'il ne pouvoit quitter le pinceau. Comme s'il euſt voulu donner cét excellent

precepte aux maiſtres de ſon art, & meſme à ceux de chaque profeſſion, que trop d'étude, de travail, & d'application, étoit ſouvent préjudiciable. *Et aliam gloriam Apelles uſurpavit, cum Protogenis opus immenſi laboris ac curæ ſupra modum anxiæ miraretur. Dixit enim omnia ſibi cum illo paria eſſe aut illi meliora: ſed uno ſe præſtare, quòd manum ille de tabula neſciret tollere: memorabili præcepto, nocere ſæpe nimiam diligentiam.* C'eſt, Monſieur, de ces deux manieres de ſçavoir finir, qui ſont fort differentes, comme vous voyez, que vous n'en faites qu'une: quoyque Pline, dont vous vous ſervez, les diſtingue parfaitement.

XIX. REFLEXION.

Il n'y a que les grands genies, qui ſoient capables d'un grand

ſujet dans la poëſie.

REMARQUE.

Je n'entens parler dans les reflexions de noſtre anonyme, que de grand genie, de genies extraordinaires, de genie accompli, de parfaits genies, de grands hommes, de grandes ames, d'eſprits au deſſus du commun. Les Dames qui dans un entretien ordinaire parlent ſouvent de beauté, de bonne grace, de bel eſprit, du bon ſens, du bel air, du tour agreable, que l'on donne aux choſes, ne croit-on pas aiſément qu'elles veulent qu'on penſe a elles ? Et ceux meſmes qui ny ſoupçonnent point de mal, ne s'apperçoivent-ils pas de quelque affectation trop étudiée, & de quelque adreſſe trop fine ? Apres cela, Monſieur le reflexif a grand tort de nous avoir caché ſon nom.

Du moins nous ſçaurions quelle part il peut pretendre à ces merveilleuſes qualitez, qu'il croit eſtre tout à-fait neceſſaires au veritable poëte.

REFLEXION.

Le talent le plus univerſel de noſtre nation n'eſt pas le jugement.

REMARQUE.

Parlez de vous, je vous prie, Monſieur l'anonyme, & dites tant qu'il vous plaira, que voſtre principal talent n'eſt pas le jugement. A vous permis de tenir ce langage. Et peut-eſtre que vos lecteurs ne vous deſavouëront pas, s'ils daignent conſiderer voſtre écrit, & s'ils veulent vous faire juſtice. Mais de dire que les François, univerſellement parlant, ſont peu judicieux; il n'appartient pas à

un François particulier de répondre luy seul pour ceux de sa nation, ny de faire à toute la terre un aveu public de leurs defauts naturels, & principalement de leur peu de prudence. Laissez dire aux Italiens & aux Espagnols, que les François ont plus d'esprit, que de jugement: ils ny manqueront pas: puisque vous leur en avez donné assez de sujet, en reprenant sans cesse, & tres-mal-à-propos, les poëtes de ces deux nations, qui ont écrit le plus parfaitement en leur langue.

REFLEXION.

C'est d'ordinaire un tour secret, qui fait la principale beauté des petits ouvrages de vers, comme l'on voit dans la plupart des épigrammes de l'Anthologie, & dans celles de Catulle.

REMAR-

REMARQUE,

Retenez bien ce que vous dites des épigrammes de Catulle, & de celles de l'Anthologie : afin que vous parliez toujours de mesme, & que vous ne tombiez point dans le malheur, qui vous est déja arrivé plusieurs fois, ou de vous desdire assez legerement, ou de vous cõtredire avecque trop d'opiniatreté. Car, à ce que je cõçois dés à-present de vostre discours, les épigrammes de Catulle sont belles : il y a beaucoup de belles épigrammes dans l'Anthologie: des auteurs ont reüssi en cette maniere d'écrire : & ce n'est pas par hazard qu'ils ont reüssi : & c'est plus d'une fois en leur vie qu'ils ont reüssi. N'oubliez rien de toutes ces choses. Mais non : perdez-en la memoire, je vous en feray ressouvenir.

REFLEXION.

Bonnefons a écrit en vers phaleuques d'un air tendre & delicat.

REMARQUE.

Il eſt vray que les phaleuques de Bonnefons ſont écrits avec quelque tendreſſe, & aſſez delicatement. Mais Bonnefons n'eſt pas l'unique, ny le premier, ny le plus remarquable, qui ait écrit de la ſorte, meſme parmy les François. Pourquoy donc parler de luy ſeul? Pourquoy parler de luy plûtoſt que de Macrin, que de Dampierre, que de Beze, que de quantité d'autres, qui ne luy cedent nullement?

XX. REFLEXION.

Le deſſein d'un poëme doit eſtre composé de deux parties,

de la verité & de la fiction.

REMARQUE.

Pour un ſujet de poëſie la verité n'eſt pas toujours neceſſaire : tout peut être feint, juſqu'aux noms meſmes. Ariſtote : Dans quelques tragedies on ne garde rien de l'hiſtoire, comme dans celle d'Agathon, qui a pour titre, la fleur, où le poëte a feint également & les noms & les choſes. ἐν ἐνίαις οὐδὲν ὂν ἴδιον ἐν τῇ Ἀγάθωνος Ἀνθεῖ. ὁμοίως γὰρ ἐν τούτῳ τά τε πράγματα καὶ τὰ ὀνόματα ποιοῦνται. Pour un ſujet de poëſie la fiction auſſi n'eſt pas abſolument neceſſaire : tout peut eſtre tres-veritable. Ariſtote : Le poëte n'eſt pas moins poëte pour avoir choiſi pour ſujet de ſon ouvrage des choſes vrayes, & qui ſont en effet arrivées. Car rien n'empeſche que les choſes qui ſe ſont paſſées, ne ſoient telles que

les choſes qui ſont faiſables ſeulement, qui peuvent arriver, & qu'on peut feindre avoir eſté. καὶ ἆρα συμβῆναι ψεύσασθαι ποιεῖν· οὐδὲν ἧττον ποιητής ἐστι. τῶν δὲ ψευδῶν ἔνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι, ὅσα ἂν εἰκὸς ψευσθῆναι, καὶ δυνατὰ ψεύσασθαι, καθ' ὃ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητής ἐστι. Que faut-il donc preciſément pour un ſujet de poëme? Le vrayſemblable, qui vaut mieux que la verité, & ſans lequel la fiction ne vaudroit rien. Et de là nous devons juger que le reflexif a mal conclu, quand il a dit: *l'hiſtoire & la fable doivent neceſſairement entrer dans la compoſition d'un ſujet de poëſie.*

XXI. REFLEXION.

La fable compoſée eſt celle qui a un changement de fortune.

REMARQUE.

Il dit vray : mais il ne dit que la moitié de ce qu'il devroit dire. La fable composée comprend ou un changement notable de l'estat auquel on étoit, ou une soudaine reconnoissance des personnes & des choses qu'on méconnoissoit, ou tous les deux ensemble. Aristote : Πεφάξις πεπλεγμένη, ἐξ ἧς μετ' ἀναγνωρισμοῦ, ἢ περιπετείας, ἢ ἀμφοῖν, ἡ μετάβασις ἔσται.

REFLEXION.

Dans l'Andromaque d'Euripide, Menelaus pere d'Hermioné fait mener Andromaque au supplice, avec Astyanax son fils.

REMARQUE.

Il n'est rien dit dans l'Andromaque d'Euripide du petit Astyanax, que cette princesse avoit eû

d'Hector son premier mary. Mais il est parlé de Molossus, qu'elle avoit alors de Pyrrhus, étant sa captive, & que son autre femme Hermioné par une excessive jalousie ne pouvoit souffrir, ayant mesme pris dessein de faire mourir la mere & le fils. Cela veut dire que le reflexif, qui parle d'Astyanax à ce propos, n'a pas seulement lû Euripide, ny en Grec, ny en Latin. Il faut par necessité qu'il ait pris cela d'ailleurs : & apparemment quelque poëte de theatre aura mis Astyanax hors de son lieu, d'où nostre reflexif l'aura tiré pour s'en servir, avec encore moins de raison & moins de bienseance, que le tragique, qui l'avoit déja mal employé. Ce jeune enfant fut precipité du haut d'une tour par Ulysse, devant mesme que les Grecs quittassent la ville de

Troye, qu'ils avoient ſaccagée. Cette remarque va plus loin qu'il ne paroiſt. Et que ſçay-je ſi le reflexif auroit eu auſſi peu de commerce avec Eſchyle & Sophocle, qu'il en a eu avec Euripide ? Si cela étoit, comme il y a ſujet de le croire ; comment nous fierons-nous à luy, dés qu'il nous parlera, avec la meſme hardieſſe, de ces deux autres poëtes tragiques ?

XXII. REFLEXION.

Le peuple, dit Syneſius, n'a que du mépris, pour ce qui luy paroiſt commun & ordinaire : il n'aime que ce qui eſt prodigieux.

REMARQUE.

Syneſius vous a de l'obligation de l'avoir été chercher ſi loin, pour ſi peu de ſervice qu'il vous rend. Qui ne ſçait que le peuple aime les prodiges & les choſes extraor-

dinaires? Mais ce qui eſt prodigieux, n'eſt pas pour cela incroyable.

XXIII. REFLEXION.

Enée dans le douziéme livre de l'Eneide enleve luy ſeul une roche que dix hommes n'avoient pû remuer. Ce prodige devient vray-ſemblable par l'aſſiſtance des Dieux, qui prennent le parti d'Enée contre Turnus.

REMARQUE.

Ce n'eſt pas Enée c'eſt Turnus qui fit ce grand effort que de lever une pierre d'une ſi prodigieuſe groſſeur, pour la jetter contre ſon ennemy. Ce n'eſt pas auſſi par l'aſſiſtance des Dieux que Turnus eut la force de la lever: mais c'eſt que les hommes de ce temps-là étoient plus forts, que n'ont été depuis ceux qui ſont

ſont venus apres luy. Enfin ce n'eſt pas une roche qu'il remua, puiſqu'il ny auroit point à s'étonner que dix ou douze hommes enſemble n'euſſent pû la remuer: mais c'eſt une groſſe pierre, qui ſervoit de borne à un champ, & que Turnus ne pût pas jetter bien loin, ny avec aſſez de force, à cauſe de ſa peſanteur.

XXIV. REFLEXION.

Sophocle qui repreſente dans ſes tragedies les hommes comme ils doivent eſtre, eſt au ſentiment d'Ariſtote, preferable à Euripide, qui repreſente les hommes comme ils ſont.

REMARQUE.

Dites-moy, Monſieur, quels yeux avez vous, que vous voiez ſi ſouvent dans les auteurs Grecs & Latins ce qui n'y fut jamais?

Ariſtote ne dit point à l'endroit qne vous marquez, ny que Sophocle eſt preferable à Euripide, ny que celui-cy repreſente les choſes comme elles ſont, & celuy-là comme elles doivent eſtre. Mais il dit clairement, que Sophocle a parlé ainſi de luy-même, ſe comparant à Euripide. *ὅιον δ' Σοφοκλῆς ἔφη, αὐτὸς μὲν οἵους δεῖ ποιεῖν, Εὐριπίδην δ', οἷοί εἰσι.*

XXV. REFLEXION.

La grande regle de traiter les mœurs, eſt de bien eſtudier le cœur de l'homme. C'eſt un abyſme d'une profondeur où la ſonde ne peut aller : c'eſt un myſtere impenetrable aux plus éclairez : on s'y méprend toujours, quelque habile qu'on ſoit.

REMARQUE.

Si quelqu'un ne ſçait pas encore ce qu'on appelle aujourdhuy phebus ou galimatias, dans un diſcours; pour l'apprendre, il n'a qu'à lire ces trois ou quatre lignes de noſtre reflexif, dont voicy le vray ſens s'il y en peut avoir. Il faut, dit-il, bien eſtudier le cœur de l'homme. On n'y connoiſt rien: on n'y peut rien connoiſtre: il eſt incomprehenſible: on s'y méprend toujours. C'eſt donc en vain, Monſieur, qu'on l'eſtudie, qu'on voudroit le connoiſtre, qu'on taſche de le comprendre.

XXVI. REFLEXION.

Evadné dans les ſuppliantes d'Euripide. On y voit cette Reine, apres la mort de Capanée ſon mary.

REMARQUE.

Il ne couſte guere au reflexif a donner des ſceptres & des couronnes, & à faire des reines, comme il luy plaiſt. Je ſçay bien qu'Euripide appelle Iphis, le pere d'Evadné, du nom de roy. πάλαι Εὐάδνῃ, λεὼ Ἶφις ἀναξ παῖδα φυτεύσ Mais je ne vois point que Capanée ſon mary, dans les auteurs qui en ont pû eſcrire, ait jamais paſſé pour roy. C'eſtoit un des ſept chefs d'armée qui commandoient devant Thebes, & qui furent tuez au ſiege de cette ville : & puis voila tout. Il eſt vray que Theſée voulut pour raiſon honorer Capanée d'un ſepulchre ſeparé du commun des autres chefs de l'armée : mais il n'y eut rien en ſa perſonne ny en ſon rang de plus conſiderable : & les honneurs

qu'on luy rendit, n'allerent pas plus loin. Ainſi je me contenterois d'appeler en general Evadné Princeſſe, ſans luy attribuer la qualité de Reine, que ny l'hiſtoire ny la fable ne luy ont point donnée.

XXVII. REFLEXION.

La troiſiéme qualité de la diction eſt qu'elle ſoit naturelle. *Naturalis & pudica, ut ita dicam, oratio.* Petrone.

REMARQUE.

Vous changez, Monſieur: cela n'eſt pas dans Petrone, comme vous le dites. Il y a: *Grandis, &, ut ita dicam, pudica oratio, non eſt maculoſa nec turgida:* & les paroles qui ſuivent, *naturali pulchritudine exſurgit*, veulent dire que le diſcours doit avoir une élevation veritable; une beauté ſans fard;

de la grace, mais point d'affectation.

REFLEXION.

Il ne faut à la poëſie que des termes propres à enfler la bouche, & à remplir les oreilles.

REMARQUE.

C'eſt juſtement l'expreſſion, dont Horace ſe ſert, pour nous dire tout le contraire, qu'il faut parfois, ſelon le ſujet qu'on en a, s'abſtenir de cette grandeur & de cette magnificence de paroles. Si Telephe & Pelée pretendent faire pitié dans leurs diſgraces, & eſmouvoir à compaſſion les ſpectateurs; il faut qu'ils prennent le party de quitter toute affectation de grans mots, & toute enflure de diſcours dans leurs plaintes.

Telephus & Peleus; cum pauper & exul uterque;

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba,
Si curat cor ſpectantis tetigiſſe querela.

Mais il eſt probable que le reflexif prend dans le meſme ſens ces deux façons de parler ſi differentes, *conjicere tela*, & *projicere tela*. En quoy il n'eſt pas le ſeul qui s'eſt trompé parmy ceux qui ſçavent la langue.

XXVIII. REFLEXION.

Euphranor alla à Athenes conſulter un profeſſeur qui liſoit Homere à ſes écoliers, comme l'écrit Appion le Grammairien, & comme l'aſſure Euſtathius.

REMARQUE.

Dans la ville d'Athenes, comme un profeſſeur expliquoit publiquement Homere à ſes auditeurs, le peintre Euphranor fut

entendre ce profeſſeur, & dés qu'il fut ſorti de ſon échole, il peignit l'image de Jupiter, ſelon le modelle d'Homere, & ſelon l'idée qu'il venoit d'en prendre de la bouche du maiſtre qui l'expliquoit. Voila l'hiſtoire & le veritable ſens d'Euſtathius. Mais devinez, lecteur, la plaiſante mépriſe du reflexif, pour avoir mal entendu deux mots de ce commentateur. Au lieu que j'ay mis, dés qu'il fut ſorti de l'échole du profeſſeur, il peignit l'image de Jupiter; noſtre reflexif pour exprimer ces mots d'Euſtathius, ἐκ ἀπιὼν ἔγραψεν, *& egreſſus pinxit*; s'eſt aviſé de mettre, *comme l'eſcrit Appion le grammairien.* En quoy le bon homme certes n'a pris garde à rien. Il ne s'eſt pas aperçû, ny que ce participe ἀπιὼν n'eſt pas Ἀπίων, comme s'appelle ce grammairien; ny que le

verbe ἔγραψεν signifie en ce lieu-là, il peignit, comme il eſt dit auparavant en meſme ſens γράφων & γράψῃ; ny qu'enfin ἀπιὼν, *cum diſceſſiſſet*, reſpond au verbe qui precede, παρῇ *adſtitit*. Apres cela, ſi le reflexif a vû luy-meſme l'endroit d'Euſtathius, je m'eſtonne de ce qu'il l'a ſi mal conceu: & s'il a pris cette interpretation de quelqu'autre; je m'eſtonne encore davantage de ce qu'il a fait ſi fort ſemblant d'avoir vû Euſtathius; marquant ſoigneuſement l'endroit qu'il n'a pas vû.

XXIX. REFLEXION.

Ariſtote dit que le diſcernement des metaphores eſt la marque d'un excellent eſprit: parceque, dit Quintilien, cette élevation qu'on recherche par la metaphore, eſt dangereuſe.

REMARQUE.

Afin de faire voir que c'eſt une marque d'eſprit que de ſe bien ſervir des metaphores, Ariſtote apporte pour raiſon, qu'il y a de l'eſprit à découvrir en quoy une choſe reſſemble mieux à l'autre. Il veut dire par là que cette découverte eſt neceſſaire pour ſcavoir prendre en ſon lieu une façon de parler, & pour la conduire, & la placer dans un autre, avecque juſteſſe & proportion. Enſuite, il n'eſtoit guere à propos d'omettre cette excellente raiſon du philoſophe. Beaucoup moins faloit-il luy en mandier une autre d'ailleurs, comme s'il en avoit beſoin. Mais c'eſt bien pis d'en alleguer une meſchante, & qu'on a peine à concevoir. Car je defie le reflexif, s'il ne donne plus de jour à ſa penſée, de pouvoir tirer ſon

lecteur de l'embaras, où il le met par ces paroles : *Aristote dit que le discernement des metaphores est la marque d'un excellent esprit : parceque, dit Quintilien, cette élevation qu'on recherche par la hardiesse de la metaphore, est dangereuse, dautant qu'elle approche de la temerité.*

XXX. REFLEXION.

La plupart de nos poëtes François tombent dans ce vice, manque de genie : leurs vers, où la logique est fort negligée, ne sont le plus souvent que du phebus ou du galimatias. Je n'en cite pas d'exemple : car ce ne seroit jamais fait.

REMARQUE.

Quelque adoucissement qu'apporte d'ordinaire le reflexif aux choses qu'il avance souvent à la legere, & quelque excuse qu'on pro-

duiſe en ſa faveur; il faut avoüer que nos poëtes François ſont tres-mal traitez dans ſes reflexions. Si c'eſt à tort, ou non; c'eſt à eux à le voir : & s'il n'a pas raiſon, comme je n'en doute point; c'eſt à eux à le mõtrer. Car de dire qu'on ne touche pas à ceux qui ſont en vie, & qu'on ne s'addreſſe qu'aux morts, qui n'ont point de replique, comme ils n'ont point de ſentiment; c'eſt une fineſſe trop groſſiere. Voiez dans la 2. partie les dix reflexions ſuivantes, la 3. 14. 17. 20. 21. 25. 27. 28. 30. 32. Apres cela, que les eſtrangers; les Italiens, les Eſpagnols; viennent ſe plaindre, qu'un François à mal parlé d'eux; que les Alemans trouvent mauvais, qu'il n'ait point parlé de ceux de leur nation : c'eſt un critique franc, ſincere, & deſintereſſé, que noſtre reflexif. Il va droit au merite : il n'a égard qu'à l'équité : il n'épargne non-

plus ſon pays, qu'aucun autre royaume.

REFLEXION.

Socrate raille plaiſamment Gorgias le Leontin, parce qu'il affectoit de dire les petites choſes d'un grand air.

REMARQUE.

Je penſois d'abord que cela fuſt bien veritable, dautant que c'eſt le propre d'un ſophiſte tel qu'eſtoit Gorgias, de deſguiſer & de trop exagerer les choſes. Mais apres avoir lû à deſſein le Gorgias de Platon, je ſuis convaincu que Socrate railloit Gorgias pour tout autre ſujet, que pour celuy que noſtre reflexif allegue.

XXXI. REFLEXION.

On eſt tombé depuis dans une autre extremité, par un ſoin trop

ſcrupuleux de la pureté du langage.

REMARQUE.

Pour montrer au reflexif qu'on n'eſt pas d'humeur à tout cenſurer, & qu'on pretend de loüer ce qui ſe trouvera de plus conſiderable & digne de loüange; il faut avoüer de bonne foy, que cette reflexion ſemble eſtre d'un eſprit aſſez éclairé, & duquel on peut dire, *ſermonem habes non publici ſaporis, & quod rariſſimum eſt, amas bonam mentem.* Vous parlez en homme, qui a un gouſt plus fin que n'a le vulgaire, & ce qui eſt tres-rare, vous aimez le bon ſens, & vous donnez bien plus au ſerieux & au ſolide, qu'au brillant & à l'agreable.

XXXII. REFLEXION.

Fracaſtor, Vida, Sadolet, San-

nazar, retombent dans leur genie, apres s'estre guindez, pour tâcher à attraper celuy de Virgile, par de vains efforts d'une imitation servile.

REMARQUE.

Ces quatre poëtes du siecle passé, que vous menez battant de reflexion en reflexion, voudroient sans doute, n'estre pas encore morts, pour estre à couvert de vos coups; puisque vous épargnez les vivants qui peuvent vous faire resistance, & que vous vous attaquez lâchement à ceux que la mort a déja mis hors de combat. Mais raillerie à part: ces excellens poëtes méritoient un traitement plus favorable, que celuy qu'ils ont receu dans vos reflexions: & rien ne vous obligeoit à dire d'eux, qu'ils font de vains efforts; qu'ils imitent d'une façon basse

& ſervile ; qu'ils ont peu du grand air ; qu'ils n'ont copié de Virgile que ſes phraſes, ſans en exprimer l'eſprit ; qu'ils ſont bien éloignez de ce tour admirable qui rend Virgile ſi majeſtueux ; enfin qu'ils retombent dans leur genie, apres s'eſtre guindez, pour tâcher à attraper celuy de Virgile.

XXXV. REFLEXION.

Il n'y a pas de methode pour enſeigner à plaire : c'eſt un pur effet du naturel.

REMARQUE.

C'eſt bien dit. Le poëte qui a pour but de plaire comme de profiter, manque de methode pour aller à ſa fin ? L'orateur dont le propre eſt auſſi de plaire, comme d'enſeigner & d'émouvoir, s'attend à ſon naturel ſeulement, n'ayant point d'art ny de preceptes,

ptes, qui luy apprennent la façon de plaire ? Mais le reflexif se ravise. *Le naturel tout seul*, ajoûte-il, *ne peut plaire : il luy faut le secours de l'art pour reüssir.*

XXXVI. REFLEXION.

Platon assure dans le neuviéme livre de sa republique, qu'Homere s'estoit particulierement signalé par les mœurs des hommes, qu'il avoit descrites en ses poëmes dans leur naturel.

REMARQUE.

Je veux qu'Homere se soit particulierement signalé par ses portraits & par ses descriptions de mœurs. Mais je puis assurer que Platon n'en dit rien dans le neuviéme livre de sa republique.

XXXVII. REFLEXION.

XVI. REFLEXION.

Parceque Bucanan n'a pas ſenti cét agrément du nombre & de la cadence, ou qu'il l'a negligé, il a bien perdu de ſon prix. Bucanan, qui eſt un poëte Ecoſſois, a peu de grandeur & d'élevatoin.

REMARQUE.

Parmy les poëtes modernes qui ont eſcrit en Latin, je n'en ſçache point qui ſe poſſede davantage, qui ſoit plus maiſtre de ſes idées, & qui faſſe plus aiſément ce qu'il luy plaiſt de ſon ſtile & de ſes expreſſions, que Bucanan. Veut-il s'élever juſqu'à la grandeur de Virgile dans l'Eneide, ou dans les géorgiques ? Voyez les dix ſeaumes qu'il a traduits

en vers heroïques ; le petit poëme qu'il appelle, *Desiderium Lutetiæ* ; les autres de mesme mesure & de mesme force. Pretend-il imiter la justesse & la mediocrité d'Euripide, dont il a traduit deux tragedies en Latin, ou apporter du temperament aux vers de Seneque, qui luy ont semblé trop enflez? Lisez le Jephté & le Jean-Baptiste, qu'il a composez pour estre representez en public, avant qu'aucun des poëtes nouveaux eust rien fait pour le theatre. Catulle luy plaist-il dans sa simplicité, dans sa douceur & sa delicatesse? Parcourez un livre d'iambes, & un autre d'hendecasyllabes de cét auteur. Je mets à part ce long poëme de sanglantes invectives, & quantité de petites pieces d'un esprit outré & violent : dautant que tout cela tient beaucoup du burlesque Latin, & montre

ſeulement que le poëte eſt plus que ſatyrique, quand ſa fureur poëtique le prend. Pour ce qui eſt de ſon païs, quoy qu'il fuſt Ecoſſois de nation, il peut bien paſſer pour poëte François; puiſque tout ce qu'il ſçavoit de belles lettres, & particulierement en poëſie, il l'avoit appris en France.

XXXVIII. REFLEXION.

Sannazar, Fracaſtor, Vida, Sadolet, Sainte-Marthe, ont un peu approché du tour admirable des vers de Virgile. Les autres ne l'ont pas meſme reconnu.

REMARQUE.

Je ne veux que deux poëtes, & un ſeul petit ouvrage de chacun, pour convaincre de faux le reflexif : *Diræ in parricidam*, de

Bourbon; *Soteria ad Genovefam*, de Petau. Et puis dites que ces deux auteurs n'ont pas meſme eu connoiſſance du tour grave & nombreux que donne Virgile à ſes vers.

XL. REFLEXION.

Il faut commencer de bonne heure a s'appliquer à la poëſie pour y réüſſir.

REMARQUE.

Quoy qu'il ſoit vray que pour réüſſir en poëſie, il faille commencer de bonne heure, je ſouhaiterois du reflexif qu'il m'appriſt de quelle ſource il a puiſé ce precepte : s'il eſt d'Ariſtote, d'Horace, de Quintilien, ou s'il nous le donne comme un fruit nouveau, qui ſoit de ſon crû. Mais ce n'eſt pas la premiere fois, qu'il emprunte le bien d'autruy

pour s'en faire honneur. La remarque qu'il a faite ailleurs sur les elegies d'Ovide, dont les parties & les liaisons aboutissent à mesme dessein ; celle qu'il fait sur Claudien, qui retombe toujours dans la mesme cadence de vers : ces deux remarques, de quelque part qu'elles viennent, sont d'un bon sens & fort judicieuses. La raison qu'il apporte, pourquoy il faut, pour réüssir en poësie, s'y prendre de bonne heure, est trop vaste & trop generale, & ensuite moins forte qu'elle ne devroit. *Afin*, dit-il, *de se former l'imagination à cét air délicat, qui ne se peut prendre que des premieres idées de la jeunesse*. Pour donner poids à cette raison, & la rendre particuliere de commune qu'elle est ; il faudroit montrer qu'on doit, pour réüssir, s'adonner de jeunesse plustost aux vers qu'à la

proſe: ce qui n'eſt pas ſi facile à perſuader qu'on diroit bien.

REFLEXION.

Jules & Joſeph Scaliger ne réüſſirent pas en poëſie, pour avoir commencé cette étude trop tard: & quoy que le fils euſt plus de politeſſe que le pere, il n'avoit toutefois rien de gracieux.

REMARQUE.

De par Apollon, & de par les neuf Muſes, Monſieur le reflexif: vous me faites jurer, bien que je n'en aye point d'envie: n'eſt-ce pas ſe mocquer de nous, & de tout ce qu'il y a de gens de lettres en ce ſiecle, de leur en vouloir faire accroire de la ſorte? Qui ne ſçait que Joſeph Scaliger a commencé de tres-bonne heure à s'appliquer à la poëſie? Dés l'âge d'onze ans ſeulement, il fut envoyé

d'Agen à Bordeaux pour faire ſes eſtudes. Il n'en avoit que quinze, lors qu'il ſe mit à faire des vers ſous la diſcipline de ſon pere, avec tant d'ardeur & d'empreſſement, que ſon pere & ſes amis furent ſurpris d'un ſi grand progrez en peu de jours, & d'une capacité ſi extraordinaire pour un enfant. Il continua cette étude de plus de dix ans de ſuite: & de temps en temps, juſqu'à ſa derniere vieilleſſe, il n'a ceſſé aux occaſions de compoſer des vers, Grecs & Latins, les plus beaus du monde. Je veux croire que quelques-unes des pieces, qu'il a faites à la haſte, ou qu'il ne s'eſt pas donné le loiſir de revoir, ſont peu cultivées & peu exactes: qu'il y a meſme de la mépriſe aux termes & à la diction, ſoit dans ſes verſions, ſoit dans ſes propres ouvrages. Sçachez pourtant que comme

comme a dit autrefois de luy un tres-ſçavant homme, *etiam*, *cum errat*, *docet*, qu'il y avoit à apprendre dans ſes fautes : auſſi l'on trouvera que dans ſa poëſie la negligence n'a pas perdu toute la grace & toute la beauté ; & que ce qui n'eſt pas ſi pur, ſi poli, ſi fin, ny ſi achevé, n'eſt pas tout-à-fait mépriſable.

RÉPONSE

DE L'AUTEUR DU LIVRE DE LA VERITABLE ELOQUENCE,

A LA LETTRE D'UN JURISTE:

AVEC LA REFUTATION DU JOURNAL DES SAVANS du Lundi 4. Juin 1703.

A PARIS, *Quay des Augustins*,
Chez PIERRE-JACQUES BIENFAIT, à l'Image Saint Pierre.
ET
JEAN FOURNIL, à S. Jean de Dieu.

M. D. C. C. I. I. I.
AVEC PERMISSION.

RÉPONSE
DE L'AUTEUR DU LIVRE DE LA VERITABLE ELOQUENCE, A LA LETTRE D'UN JURISTE:
AVEC LA REFUTATION DU JOURNAL DES SAVANS du Lundi 4. Juin 1703.

MONSIEUR,

Quand j'ai vû la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, vôtre qualité de Juriſte m'a frappé agreablement l'eſprit. J'ai crû voir Themis elle-même qui venoit la balance à la main, juger la queſtion à laquelle

vous voulez bien vous intereſſer, & le ſoin que vous avez pris, à ce que vous dites, d'étudier la Philoſophie, me faiſoit eſperer que la Déeſſe de la Juſtice ſeroit accompagnée de cette Raiſon qui l'éclaire dans tous ſes arrêts malgré le bandeau qui lui couvre les yeux. Si la lecture de vôtre petit Ouvrage a trompé mon attente, je me trouve ſuffiſamment dédommagé, Monſieur, par les curieuſes connoiſſances que vous y étalez, & par l'éloquence *brillante & legere* que vous y admirez (*page 15.*) & dont vôtre Lettre eſt toute remplie.

Cependant je vous avoue ma foibleſſe; je n'eſtime point ſi *mince* que vous prétendez, la queſtion de ſçavoir, *Si la Phyſique expliquant la nature & les cauſes des paſſions, apporte à l'Orateur un grand avantage pour les exciter ou pour les calmer par le diſcours.* Rien n'étant plus important à l'Eloquence que de réuſſir en cette partie, on doit ne rien omettre pour s'aſſurer des veritables ſources, d'où l'on peut tirer les puiſſans ſecours que la Phyſique nous promet pour une choſe ſi difficile. Pourquoi mépriſer un point de doctrine qui nous fournit une occaſion d'expliquer des moyens trés ſûrs de manier les cœurs, tandis que nous en examinons d'autres, où il y a du doute à la verité, mais dont on nous promet merveille, *magnum adjumentum?* Cette queſtion même va me donner lieu de vous en propoſer ici quelques autres que vous ne mépriſerez peut-être pas. Mais ce qui doit vous la rendre plus conſiderable, c'eſt que l'Auteur que vous défendez n'a pas dédaigné d'en porter ſon jugement, non pas dans ce Volume ſeparé, où il relégue tout ce qui lui paroît n'être d'aucune importance, mais

dans sa Physique, où il a voulu ne rien dire que d'important. *Ce n'est qu'en passant*, dites vous, *& en peu de mots.* Je l'avoue, & je sçai qu'il s'étend davantage sur le Calendrier, qui, cependant n'a aucun rapport à la Physique ; mais les Mathematiques & la Botanique n'y sont traitées non plus qu'*en passant* ; vous ne voudriez pas dire pour cela que ce ne sont que *de minces questions.* Quand on veut parler de tout, on ne peut pas sur chaque chose faire une Dissertation de 121 pages comme la mienne ; mais le peu qu'un habile homme en dit, doit, selon Gassendi, être receuilli comme les miettes qui tombent de la table des Dieux, ou comme des Oracles, qui loin d'avilir la matiere, nous la rendent plus digne d'attention.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir dans vôtre Ouvrage, est cet artifice poëtique de mêler la verité avec la fiction. Les Anciens nous en ont donné une image naturelle dans ce fameux Cacus, fils de Vulcain, caché dans le fond d'une caverne, d'où il vomissoit ensemble la flâme & la fumée pour se dérober aux mains d'un ennemi qui vouloit lui porter des coups d'*une éloquence trop pesante.* Ne croyez pas au moins que je m'estime un autre Hercule : toute comparaison cloche. Je ne suis, Monsieur, qu'un homme du commun, aggresseur aussi téméraire qu'opiniâtre, qui s'acharne contre un autre plus fort que lui, jusqu'à ce qu'il en reçoive quelque coup mortel. Vous m'en avez donné un par vôtre Lettre ; car elle a renversé mon sentiment, & on vous a chanté triomphe. Vous êtes redevable de vôtre victoire à la bonne contenance que vous faites par tout, derniere ressource de ces Orateurs dont l'éloquence a

quelque chose de *magique*. Le fantôme de fermeté qu'ils témoignent, fascine les yeux, & passe dans l'esprit de plusieurs pour une confiance inspirée par la bonté de la cause.

Nam cum magna mala supereſt audacia cauſa
Creditur à multis fiducia.

C'est un petit trait de *Physique naturelle* qui se trouve dans Juvenal, j'en ferai voir la verité par l'examen de vôtre Lettre.

Vous avancez (*page* 9, *ligne* 31) que quand l'Auteur de l'Institution Philosophique a dit, *Que la connoissance Physique de la nature & des causes des passions est utile à la Rhétorique, il n'a point restraint le mot de* Causes Physiques *aux seuls mouvemens des esprits animaux, en excluant les objets qui en sont les causes exterieures.*

Cette premiere réponse me porte à croire que vous n'avez pas la doctrine de vôtre Auteur aussi presente que vous le dites au commencement de vôtre Lettre. Car il restraint positivement *les Causes Physiques* des Passions au seul mouvement des esprits animaux, en excluant toute autre chose. *Non est alia*, (dit-il, page 387 edit. 2.) *affectuum animi cauſa, quàm* „ *commotio ſpirituum animalium.* Il n'y a point „ d'autres causes des Passions que le mouve„ ment des esprits animaux. J'aime mieux croire, Monsieur, que vous avez oublié cette petite conclusion de sa Physique, que de penser que vous ayez oublié une des plus importantes maximes de sa Morale.

Dans la défense manuscrite que vous lui attribuez contre mon intention, parcequ'elle n'est point digne de lui, la douleur ou la compassion n'a point d'autres causes physiques que le mouvement des esprits animaux. J'en ai cité

les paroles, *page* 261, sans les attribuer à personne, vous les rapportez, *p.* 16.

Dans sa Morale, qu'il n'a donnée qu'après la Physique, selon vous-même (*page* 7 *lig.* 5) il établit qu'il faut faire attention sur *les causes* des passions plus que sur les passions mêmes, & il explique ce qu'il entend par *ces causes*. S'il en admettoit d'autres, ou physiques ou morales, que le mouvement des esprits animaux, c'étoit ici le lieu d'en avertir, puisqu'il s'appuye sur Lactance qui nous dit clairement qu'il faut faire attention sur les objets exterieurs. Cependant ce celebre Philosophe n'explique le mot *de causes* que par le mouvement des esprits animaux. *Il faut*, dit-il, *faire attention sur les causes, id est ad spirituum animalium motus, c'est à dire, sur le mouvement des esprits animaux.* Il n'en ajoûte point d'autres.

Cela étant ainsi, quand vous dites qu'ailleurs il semble en marquer d'autres, ou qu'il les marque en effet, vous prouvez bien qu'il se contredit, mais ces contradictions n'empêchent pas que sa conclusion ne dise qu'*il n'y en a point d'autres*, & qu'il n'ait parlé conséquemment par rapport à cette These, soit dans son Manuscrit, soit dans sa Morale; & c'est ainsi, comme vous le sçavez, que rien ne peut empêcher, que pour prouver qu'il faut moderer les passions, il n'ait apporté un passage de Lactance, qui dit qu'il ne faut pas les moderer: comme pour montrer encore qu'il faut faire attention sur le mouvement des esprits animaux, *ad spirituum animalium motus*, il allégue le même Lactance, qui dit que cette attention doit se faire sur les objets extérieurs. Vous avouez qu'il ne donne point à Lactance

d'autre sens que moi ; vous sçavez que c'est là mon sens ; c'est donc celui de vôtre Auteur ; & il s'ensuit que pour prouver ses conclusions, il cite des authoritez qui les combattent. Si on se donne la peine de comparer vôtre défense, avec ce que j'ai dit de ce celebre Philosophe dans le chap. 26. on trouvera que je l'avois mieux défendu que vous ; mais vous me forcez de l'abandonner.

Cependant ne croyez pas qu'en mettant même *les objets* exterieurs parmi les *Causes Physiques* des passions, vous puissiez encore rien gagner pour la Physique. Je m'engage à le faire voir clairement avant que de finir cette Lettre. J'ai d'autres choses à examiner auparavant, & surtout ces quatre ou cinq raisonnemens que vous faites dans la vôtre.

1. Vous voulez montrer, *p.* 13. *&* 14. que le precepte de Rhetorique, qui dit, *qu'il faut exagerer le malheur & le merite d'une personne pour exciter la compassion en sa faveur*, est fondé sur cette connoissance physique, *que les esprits animaux dans cette passion, doivent reserrer les orifices du cœur.* Mais comment le prouvez-vous ? C'est par l'histoire de David, *qui sçachant que le son de la harpe étoit propre à calmer l'humeur noire, s'en servoit pour calmer celle de Saül.* Eh ! de grace, Monsieur, un son comme celui de la harpe, qui ne dit & n'exagere rien, est-il un exemple *des discours qui excitent la douleur par l'exagération ?* ou bien fait-il entendre *qu'on réussit mieux à amplifier un malheur lorsqu'on sçait par les lumieres de la Physique, que dans la compassion les esprits animaux reserrent les orifices du cœur ?* Je dis la même chose de la Musique, qui guérit du venin de la Tarentule. Elle ne fait

point concevoir qu'il faut exagérer ou diminuer l'infortune & la dignité de quelqu'un, ni dans quelles sources on doit puiser les pensées & les expressions qui conviennent à l'amplification.

2. J'ai prouvé dans mon Livre contre l'Auteur que vous défendez, qu'on n'excite point les passions en les décrivant, & qu'il y a de la difference entre *exciter, exprimer, & décrire* les passions. Vous pretendez montrer, *p.* 11. *&* 12. que la Physique sert à les exprimer, *parceque*, dites-vous, *comme un homme doit sçavoir les effets de l'aiman ou d'une lanterne magique, pour s'en servir à tromper quelqu'un, de même l'Orateur doit sçavoir l'effet de l'expression d'une passion.* Oui, Monsieur, un Orateur ne doit point ignorer qu'en marquant de la tristesse, on inspire à l'Auditeur la même passion, qu'en donnant à un homme de bonnes ou de mauvaises mœurs, par exemple, un caractére de candeur, de zele pour le bien public; ou au contraire, de dissimulation, d'attachement à ses interests; on excite envers lui l'amour ou la haine. Mais ce n'est point la Physique qui nous apprend les moyens de marquer de la tristesse, ni de donner aux personnes, de bonnes ou de mauvaises mœurs: ce n'est point elle non plus qui nous apprend que les mœurs excitent l'amour ou la haine. Avez-vous vû en Physique quelque Traité qui regarde cette matiere? N'est-ce point faire semblant de ne la point entendre, ou vouloir jetter de la poudre aux yeux, que d'appliquer à nôtre sujet l'exemple de cet homme avec son aiman ou avec sa lanterne magique, laquelle malgré toute sa vertu & toutes ses illusions, ne peut jamais faire paroître ici de la

liaiſon entre ce que vous voulez prouver, & la raiſon que vous apportez pour le faire.

3. Vous n'êtes pas plus heureux dans l'application que vous faites de l'hiſtoire de Druſus. *Si ce Prince n'avoit ſçû la Phyſique*, dites-vous, *il auroit eu peur d'une Eclypſe de Lune, & n'auroit pas pû profiter de la crainte qu'en avoient ſes Soldats, pour les faire rentrer dans le devoir.* C'eſt comme ſi vous diſiez : *Si un ſaint Evêque ne ſçavoit qu'il n'y a rien à craindre des tempêtes & des tremblemens de terre, & que ce ne ſont que des effets naturels, il en auroit peur comme les ſimples Fideles, & il ne pourroit point s'en ſervir pour les porter à la penitence.* Au contraire, la peur étoit tellement utile à Druſus, que s'il ne craignoit pas, il devoit faire ſemblant de craindre, ſelon le precepte, *Si vis me flere, &c.* C'eſt par la même raiſon qu'Hector marchant au combat malgré les mauvais augures qu'il apprehendoit, faiſoit ſemblant de ne les pas craindre, afin de raſſurer ſes Soldats par ſon exemple : *Spem vultu ſimulat.*

4. Quant à cette Garde de malades dont vous parlez, qui connoît la rhubarbe, & en donne par routine, elle eſt l'image d'un homme d'eſprit qui émeut la compaſſion ſans le ſecours de l'Art. Le Medecin donne la rhubarbe avec connoiſſance de cauſe ; c'eſt ainſi que l'Orateur rendra raiſon des moyens par leſquels il excite la douleur ; mais les principes de Medecine ſont des concluſions de Phyſique, & les principes de Rhetorique aſſurément n'en ſont pas. Cela met bien de la difference entre le raiſonnement d'un Empirique & le mien ſur l'utilité de la Phyſique. A quoi il faut ajouter que ſi j'ai borné cette ſcience au mouvement des eſprits ani-

maux, je l'ai fait pour deux raisons. La premiere est que je ne parle que de l'explication physique des passions. La seconde est que le Philosophe lui-même à qui j'avois affaire, a borné cette partie de Physique au seul mouvement des esprits animaux, comme je l'ai montré. Un Empirique n'auroit pas les mêmes raisons. S'il lui arrivoit de borner neanmoins cette science à ce mouvement, vous ne pouvez pas dire, comme vous faites, (*p.* 16.) qu'il l'y borneroit comme moi. Car il voudroit parler de toute la Physique, au lieu que je ne parle que d'une petite partie : & il lui donneroit ces bornes, de son autorité, au lieu que j'argumente sur ce qui m'est accordé en propres termes, tant dans la Physique, que dans la Morale de vôtre Auteur. Vous voyez bien que vous ne me rendez pas assez justice, & que vous ne songez pas à éclaircir la question.

5. Enfin l'exemple de Virgile que vous alléguez, *page* 20. est un de ceux où les hommes mêmes, selon Monsieur Descartes (2. *Partie article* 51.) se trouvent tristes ou joyeux sans en sçavoir le sujet. Ce sujet neanmoins est dans la disposition de l'air, comme le dit le Poëte. Vous ne pouvez pas dire que cela serve à l'Orateur, pour exciter ou pour calmer les passions. Car il rémue les cœurs en fournissant à l'Auditeur l'idée des choses qui le touchent. C'est ainsi qu'Hector ne donne point un *je ne sçai quoi*, pour encourager son armée, mais il lui propose l'*honneur de la Patrie*.

L'honneur parle, il suffit, ce sont là nos oracles.

Il faudroit, Monsieur, ne pas tant dissimuler sur ce que vous sçavez des passions dans la Rhetorique, lorsque vous voulez qu'on en raisonne

avec vous. Vous usez encore de cette dissimulation, quand vous dites, *page* 4. que la Rhetorique tend particulierement à les émouvoir, & la Morale à les calmer. Elles tendent toutes deux à les calmer, aussi-bien qu'à les émouvoir.

Je conclus ce premier article de vôtre Réponse par deux observations tres-courtes. La premiere est, qu'en disant que les jeunes gens regrettent la Rhetorique en Philosophie, j'ai entendu les comparer aux Hebreux qui regrettoient les Oignons d'Egypte, au lieu de goûter la Manne délicieuse qui tomboit du Ciel. La seconde est, sur ce que vous dites, (*page* 5.) que le Traité des Passions de Monsieur Descartes, & celui de la Recherche de la Verité, sont deux livres écrits avec beaucoup d'éloquence. Je crois, quand vous parlez ainsi, que vous les prenez *en leur entier*, s'il faut me servir de vos termes, *ou l'un portant l'autre*, pour parler plus populairement. Car dans le premier il y a de l'éloquence comme dans le discours que le Bourgeois-Gentilhomme dit être de la prose; & dans le second, il y a une éloquence dont je n'ai pas le temps de marquer ici les caractéres.

Vous renouvellez ensuite contre moi une accusation formée contre le Rhetoricien par vôtre Philosophe dans sa Défense manuscrite; mais elle est également mal fondée. Vous dites, (*pages* 13. 17. 19.) que je conclus le général du particulier. J'espére, Monsieur, pouvoir sans peine vous montrer le contraire.

Il s'agit de sçavoir *si l'explication physique des passions est d'un grand usage à l'Orateur*, comme vôtre Philosophe l'assure, sur ce principe, que *les connoissances physiques en cette ma-*

tiere ſont le fondement des préceptes de Rhétorique. Le Rhétoricien oppoſant le precepte de ſon Art ſur la colére à l'explication phyſique de la même paſſion, a fait ſentir qu'il n'y avoit point de liaiſon, & a conclu l'inutilité de la Phyſique ſur cette paſſion particuliere. Vôtre Phyſicien a mieux aimé raiſonner ſur la douleur; j'ai fait ſur cette paſſion ce que le Rhétoricien avoit déja fait ſur la colére. J'y ai joint de nouveaux exemples, & de dix-huit paſſions dont parle la Rhétorique, j'en ai allegué quinze ou ſeize, ſans compter le Ris dont j'ai auſſi parlé, en y gardant la même methode. La maniere d'exciter ou de calmer les deux ou trois paſſions qui reſtent leur eſt commune avec celles qui ſont dans l'énumeration. Cela ne s'appelle point conclure du particulier au general.

Vous établiſſez ce principe (*page* 13. *ligne* 1.) que *les exemples particuliers ſont un moyen trés efficace pour perſuader l'utilité ou l'inutilité de la Phyſique dans le point dont il s'agit.* C'eſt la methode que j'ai gardée & que vous ne gardez pas. Vous convenez que mes exemples ſont vrais ou qu'ils le paroiſſent; c'eſt la même choſe que s'ils l'étoient, tandis qu'on ne les détruit point par d'autres. Vous ne blâmez qu'une concluſion generale que je n'ai point tirée, mais que je vous ai laiſſée à contredire, ſi vous le pouvez, au moins par un ſeul exemple contraire qui n'eût pas rendu vôtre Lettre plus longue d'une demi-page. Cependant vous n'en apportez point, vous paſſez l'*écueil* des exemples fort legerement. *Vous ne voulez pas,* dites-vous, *vous donner la peine d'en chercher.* Figure de Rhetorique! dont un homme aviſé ne ſe

sert que quand il n'a point d'adversaire qui puisse sans souffler, reduire ce clinquant en poudre. Pour peu qu'on y touche, on voit briser comme du verre ces sortes d'artifices; car il suffit de les faire remarquer. C'est donc ainsi que je me contente d'en observer un autre qui regne par tout dans vôtre Lettre. Apportez-vous quelque connoissance physique; Vous dites qu'elle est le fondement d'un precepte de Rhetorique, sans dire quel il est. Citez-vous un precepte de l'Art; Vous dites qu'il est fondé sur une connoissance physique, mais sans la designer. Cela est tres-prudent. Il faut ôter le seul moyen de juger de vos propositions, qui est de comparer ensemble ces diverses connoissances. Je mets encore au rang de ces artifices la maniere dont vous vous dispensez de répondre, tant sur ce que j'ai dit de plusieurs passages de Ciceron, qui sont décisifs pour moi, ou de deux qui paroîtroient m'être contraires, que sur les Chapitres 24 & 25 où il s'agit du sentiment de Monsieur Descartes, & de l'Auteur de la Recherche de la Verité. Vous prétendez sauver de-là vôtre celebre Philosophe à la faveur d'une équivoque que vous m'attribuez, sans prouver que je l'aie faite. J'espére vous rendre ce faux-fuyant inutile.

Vôtre methode, Monsieur, est ici d'autant plus surprenante, qu'un habile Juriste ne peut ignorer cette maxime de Droit, *ei incumbit probatio qui dicit, non ei qui negat.* Vous dites que la Physique est utile pour exciter les passions; je nie qu'elle le soit; c'est à vous de prouver *vôtre fait. Le Philosophe ne l'a avancé uniquement*, (à ce que vous dites, page 5.) *que par un préjugé generalement reçû par tous les habiles*

gens avant moi. En quoi vous le repreſentez comme un mauvais Carteſien, la pierre fondamentale de la nouvelle Philoſophie, étant de n'admettre aucun préjugé, ſurtout en matiere de Phyſique. D'ailleurs je crois pouvoir dire au contraire qu'il eſt le premier & le ſeul Sçavant qui ait eu ce préjugé, que l'*explication du mouvement des eſprits animaux* ſoit de quelque uſage à l'Orateur ; & pour vous montrer qu'il n'a point ſuivi l'exemple de beaucoup de Sçavans, c'eſt que dans ſa Défenſe il raconte naturellement qu'ayant voulu dire, aprés l'Auteur de la Connoiſſance de ſoi-même, *que la Phyſique eſt le fondement de la Morale*, la Rhetorique lui vint alors en penſée, & qu'il la mit avec l'autre ſans y faire plus d'attention. Comment eſt-ce qu'une choſe dite ainſi par hazard, ſe trouve aujourd'hui non-ſeulement un préjugé reçû de tous les Sçavans, mais même une verité certaine?

Revenons au ſophiſme dont vous m'accuſez. Vous alleguez ſur la Triſteſſe, (*page 6.*) cette reflexion que vous pretendez être Phyſique, *Qu'il y a une ſuavité attachée à la douleur, parceque le combat que l'ame ſoûtiendroit pour ſe détourner ailleurs, lui ſeroit plus inſupportable que l'affliction qu'elle ſent alors.* Et enſuite vous ajoûtez, *Il eſt bien certain qu'il n'y a pas une paſſion ſur laquelle la Phyſique ne donne ſujet de faire de ſemblables reflexions.* Si on vous accuſoit ici de conclure le general du particulier, vous diriez que ce ſeroit une injuſtice, parceque vous ne faites qu'employer la formule uſitée aprés qu'on a donné des exemples; on y ajoûte, *& ſic de cæteris*, & *ainſi des autres.* Je n'ai fait autre choſe que d'ajoûter la même formule

aprés une énumeration incomparablement plus exacte. Traitez-moi donc comme vous voulez qu'on vous traite, c'eſt une maxime du droit naturel.

Mais voici dans vôtre Lettre un veritable exemple du ſophiſme que vous m'imputez. Au commencement de la page 16. vous faites entendre que je ſuis *un eſprit outré, qui m'opiniâtre par entêtement ou par vanité, à ſoûtenir que la Rhetorique, que vous dites être mon Art, eſt indépendante des autres Arts & des autres Sciences*, c'eſt à dire ſelon vos regles de Logique, *de tous les autres Arts & de toutes les autres Sciences*. Cette accuſation generale n'eſt fondée neanmoins que ſur ce que je tiens la Rhetorique indépendante de cette petite partie de Phyſique qui explique les paſſions; car c'eſt dequoi il s'agit. Dans tout mon ouvrage, & particuliérement page 54. je mets l'Art de parler dans la dépendance de la Dialectique & de la Morale; ce qui ſuffit, ſoit pour me juſtifier du reproche que vous me faites; quand même je ſoûtiendrois que toute la Phyſique eſt inutile à l'Orateur; ſoit pour faire voir que vous êtes tombé vous même dans le ſophiſme que vous m'attribuez ſans raiſon. Lequel des deux eſt plus digne de ce reproche d'entêtement, ou celui qui, ſans apporter ni exemples ni raiſons, ſoûtient que la Phyſique eſt d'un grand uſage à l'Orateur, ou bien celui qui ſoûtient que cette ſcience eſt inutile à la Rhetorique, & le prouve par des exemples & par des raiſons, dont on ne contredit point la verité par des preuves contraires?

Vous faites encore un ſemblable ſophiſme. Car vôtre ami avoit d'abord avancé que cette

partie de Phyſique qui explique le mouvement des eſprits dans les paſſions, étoit d'un grand ſecours à l'Orateur. Vous ſentez que la propoſition eſt inſoûtenable; mais croyant découvrir dans cette ſcience quelque autre endroit plus utile, vous dites que c'eſt de cet endroit qu'il a prétendu parler, & pour cela vous inſinuez, (*page* 10.) que par la Phyſique qui explique les cauſes des paſſions, c'eſt à dire *le mouvement des eſprits animaux*, vôtre Philoſophe a entendu toute la Phyſique, ou bien *les Traitez de Phyſique en leur entier*. C'eſt une chute aſſez agreable. Vous lui faites prendre une partie pour l'autre, & même une partie pour le Tout; & vous lui faites dire que le Tout en entier eſt d'un grand ſecours, parcequ'il croit voir qu'une de ſes parties ſeparée, eſt fort utile. C'eſt avec raiſon qu'on dira de plus en plus que vôtre Auteur ſuit une Philoſophie nouvelle. Car il eſt hors de doute que cette Logique que vous lui attribuez n'eſt ni commune ni ancienne, mais elle eſt tres commode, & il n'y a point de mauvais pas dont on ne puiſſe ſe tirer par de pareilles réponſes.

Vous ne ferez point fâché ſans doute de voir encore paſſer en revûe vôtre reflexion que vous rapportez, (*page* 6.) touchant *la ſuavité de la Triſteſſe*; car elle paroît être vôtre favorite, & vous croyez qu'elle ſuffit toute ſeule pour renverſer mon ſentiment. Selon vous, Monſieur, & ſelon vôtre Philoſophe, cette reflexion & toutes les autres ſemblables qu'on pourroit encore faire, ſont le fruit de la Phyſique; vous expliquez tous deux ce dernier mot; vous, en marquant que vous entendez, *particulierement la Phyſique Carteſienne*; & lui, en diſant ſim-

plement, *j'entens la nouvelle & la Carteſienne.* Vous ſçavez bien que ce ſont ſes termes, & neanmoins, *page* 7. vous pretendez que je les ai attribuez ſans raiſon à quelques perſonnes. Je ne croyois pas que les Juriſtes euſſent ainſi un pouvoir general d'abſoudre & de condamner qui bon leur ſemble. La reſtriction ſage & prudente qu'il vous a plû de mettre à ſa propoſition, *p.* 6. vient de ce qu'on lui a montré que cette reflexion dont nous parlons, a été traitée fort au long dans Platon & dans Ariſtote. Cependant vous avancez (*page* 7.) qu'il le ſçavoit bien. Comment donc en attribuant cette remarque à la Phyſique, avoit-il pû dire, *j'entens la nouvelle & Carteſienne?* Je ne ſçai comment vous pretendez le juſtifier ſur cela en diſant, que *tous les hommes ont une meſure de connoiſſance phyſique.* Car cela ne conclud rien, à moins qu'on n'entende que ces Anciens ont été de petits Carteſiens par anticipation, & que c'eſt par ce Carteſianiſme anticipé qu'ils ont été capables de faire cette reflexion. Auſſi faites-vous entendre, *page* 8. que ces reflexions traitées par les Anciens ſe trouvent bien autrement dans les nouveaux Philoſophes où l'on les voit *comme le fruit de pluſieurs ſiecles*, & comme l'*ouvrage de pluſieurs perſonnes*; & neanmoins à peine effleurent-ils une matiere que les deux Philoſophes Grecs avoient épuiſée.

Mais ſi cette remarque, *qu'il y a un plaiſir attaché à la Triſteſſe*, eſt entierement de l'ancienne Philoſophie, comme on ne peut en diſconvenir, la raiſon que la Phyſique nouvelle donne de ce plaiſir, non ſeulement paroît inutile à l'Orateur, mais elle paroît même fauſſe. Car elle conſiſte à dire que l'ame trouve de la

suavité dans un grand mal, parcequ'elle ne pourroit s'en tirer sans en essuyer un pire. Il me semble, Monsieur, sauf meilleur avis, que cette considération peut bien lui faire prendre son mal en patience, mais non pas le lui rendre doux & agreable.

La colere est une passion affligeante, & neanmoins, comme le dit Homere :

La colere est un miel, dont l'appas surprend l'ame.

L'Auteur de la Recherche de la verité, pour en rendre raison, n'a point recours à ce combat insupportable, que l'ame auroit à soûtenir. Il adopte naturellement la raison même qu'Aristote avoit donnée, *Que l'esperance de se venger qui accompagne la colere, rend la vengeance comme presente, & par consequent rend la passion agreable.* Ne vous paroîtroit-il pas de même plus sûr d'adopter la raison qu'Aristote donne aussi de *la suavité* qui accompagne la Tristesse, & de dire avec lui, que le souvenir d'un bien perdu le rend aussi comme present, & que nous en jouissons par la pensée, ne le pouvant plus autrement. C'est sur ce principe qu'on a dit d'une femme veuve :

De cet heureux époux qui fit toute sa gloire,
Elle n'aime aujourd'hui que l'illustre memoire :
Elle en parle toujours, & dans son triste sort
Le seul de ses plaisirs est de pleurer sa mort.

A cela on pourroit ajouter que dans la Tragédie la vraie source de ce plaisir vient de ce que rien ne fait plus de plaisir, que l'imitation des objets mêmes les plus affreux. Ainsi quand je ne ferois que vous donner occasion d'examiner de nouveau vôtre reflexion favorite sur la Tristesse, & de voir si les raisons que je vous propose ne sont pas meilleures que la vôtre, ne devriez-

vous pas cesser de croire nôtre dispute si mépri-sable ? Car si la reflexion prise en elle-même est toute entiere des Anciens ; si la raison que vous donnez de ce que dit la reflexion, est fausse, quel avantage en retirerez-vous pour la Philo-sophie nouvelle & Cartésienne ? Quoi qu'il en soit, aprés tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, je crois que vous ne m'accuserez plus d'a-voir conclu le general du particulier.

Nous voilà enfin arrivez au plus beau de vô-tre Lettre. Vous dites, p. 19. & 21. *Que toute ma Dissertation ne roule que sur l'équivoque que je fais d'appeller* Moral, *ce que vôtre ami appelle* Physique, *bien qu'il se fût expliqué assez dans son Livre, & dans son Manuscrit.* Pour peu d'atten-tion qu'on veuille y faire, on verra que cette réponse est un aveu formel que ce que j'ai ap-pellé *Moral*, est veritablement ce qui sert à l'Orateur, & que vous voulez le comprendre aujourd'hui sous ce mot de *Physique*, parce-qu'autrement le sentiment que vous tâchez de défendre ne peut se soûtenir. Mais par mal-heur pour vôtre pretention, vous avez défini vous-même le *Moral* & le *Physique*, & vos dé-finitions renversent vôtre dessein. Le premier selon vous, (p. 18. l. 19.) *consiste dans la convenance ou la disconvenance d'une action ou d'une passion, avec la regle des mœurs.* Le second *ne consiste pas dans le seul mouvement des esprits, mais il renferme encore l'objet.* C'est ici que je tâcherai de vous montrer que cette addition de *l'objet* ne peut vous servir de rien.

Il s'ensuit donc de vos principes, que toutes les définitions que l'on trouve des passions dans Aristote & dans M. Descartes, sont purement *morales*, aiant toutes un raport essentiel à la

regle des mœurs. Car, selon ces deux Auteurs, la colere est un desir de vénger le mépris ; la compassion est la part que nous prenons aux afflictions de nos semblables ; l'amour est un desir qu'il leur arrive du bien ; l'envie est une tristesse à cause de leur prosperité ; la honte est un desir d'éviter le deshonneur ; la crainte est un desir d'éviter le danger, & ainsi des autres, sans que je prétende conclure le general du particulier. Tout cela est *moral*, personne ne pouvant avoir ces passions qu'elles ne soient ou conformes, ou contraires à la regle des mœurs. Outre que l'Orateur ne les propose jamais que comme justes ou injustes ; ou bien comme utiles ou inutiles, agreables ou fâcheuses ; mais en même temps comme permises, défendues ou commandées par la regle des mœurs ; parceque l'Orateur ne considere que les actions libres & humaines, faites ou à faire, pour les accuser ou les défendre, pour les louer ou les blâmer, pour les conseiller ou les dissuader. Vous voyez que je vais jusqu'au premier principe de Rhetorique, sans approcher de la Physique, bien loin d'y entrer.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai toujours appelé *Moral*, conformément à vôtre définition. Si vôtre Auteur a jamais appellé cela *Physique*, vous devriez le montrer : on nie qu'il l'ait fait, soit dans son Manuscrit, soit dans son Livre. Quand même il l'auroit fait, ce seroit un erreur considerable selon vôtre définition même ; & son erreur ne vous donneroit point droit de dire que c'est moi qui confond *le Moral & le Physique*, ni que ma Dissertation ne roule que sur une équivoque. J'ai appellé *moral*, ce qui est moral selon vous ; & j'ai dit que cela est

utile à l'Orateur. Mais c'eſt vous aujourd'hui, Monſieur, qui dans vôtre Lettre, malgré vôtre définition, voulez faire paſſer pour *phyſique*, ce qui eſt veritablement *moral*, & c'eſt à quoi vôtre Philoſophe n'a jamais penſé, puiſqu'aiant avancé que l'explication phyſique des cauſes des paſſions ſert beaucoup à l'Orateur, il a dit que ces cauſes ſont le mouvement des eſprits animaux, & *qu'il n'y en a point d'autres.* Il l'a dit dans ſa Phyſique, il l'a repeté enſuite dans ſa Morale. Voilà ce qu'il a appellé *Phyſique*, & cela l'eſt en effet ſelon vous, & ſelon moi: il n'y a donc point eu d'équivoque.

Vous ne ſçauriez tirer aucun ſecours des objets que vous ajoutez à la définition du *Phyſique*. L'objet de la colere eſt le mépris, celui de la compaſſion eſt le malheur d'une perſonne; l'infamie eſt celui de la honte; les richeſſes ſont l'objet de l'avarice. On les déſigne quelquefois par l'or & l'argent qu'on regarde alors comme le moyen d'avoir toutes les commoditez de la vie. Or il n'appartient point à la Phyſique de parler du mépris, du malheur, ou du merite des perſonnes; de l'infamie d'une choſe, des richeſſes, ni enfin de m'apprendre qu'avec de l'or & de l'argent je me marierai, j'établirai mes enfans, j'aurai des charges, des terres, des maiſons à la ville & à la campagne.

Vous me demandez (*page onziéme*,) comment on pourra définir en Phyſique l'amour ou la haine ſans les objets. Et moi je ſouhaite fort à preſent que vous me les définiſſiez avec les objets même. Car en Morale, je dirois que l'avarice eſt une avidité exceſſive d'avoir des richeſſes, ou de l'or & de l'argent pour être à ſon aiſe. Une choſe fait voir clairement que c'eſt

l'être moral & non physique de ces métaux, qui fait l'objet de l'avarice; c'est qu'on aura la même avidité pour des feuilles de papier, si on convient d'en faire le lien du commerce. Mais si on veut en Physique définir cette passion, que dirons-nous? Il faudra dire sans doute que l'avarice est *un mouvement des esprits animaux, qui coulent par les nerfs de la sixiéme paire*, parceque c'est une espece d'amour, & il faudra ajouter que ce mouvement *est causé par l'impression d'un corps dur & fossile, & d'une substance égale en toutes ses parties, qui se fond au grand feu, qui est ductile & s'étend sous le marteau, &c.* Voilà de la Physique selon vous & selon moi. Le mouvement des esprits est dans cette définition, comme vous y consentez : l'objet, comme vous le voulez, y est aussi. Cependant cette Physique n'est pas la base de la connoissance qui produit ou qui étouffe l'avarice, soit en Morale, soit en Rhetorique, encore que cette science & ces deux Arts considerent le même objet.

Une robe percée de coups de poignard, & trempée de sang, fait horreur, parcequ'on a aversion pour l'effusion du sang humain. L'énormité du parricide n'est point l'objet de la Physique, mais bien de la Morale, & en même temps de la Rhetorique. L'Orateur par le discours augmente cette passion en exagerant le merite de la personne assassinée : cela est encore moral. Pilate fait paroître JESUS-CHRIST, en disant : *Voilà l'Homme*; soit qu'il eût dessein de dire : *Ayez en pitié :* soit qu'il voulût faire entendre qu'il avoit été puni comme les Juifs l'en croyoient digne. Tout cela a raport aux mœurs. Je dis la même chose d'un homme

meurtri de coups & expira nt sur un fumier ou sur la roue ; c'est sa dignité , c'est sa ressemblance avec nous qui nous touche. En cela il ne paroît rien que de *moral*. Et c'est ce que M. Descartes lui-même en vingt endroits de son Traité des Passions , a eu soin d'appeller de ce nom. C'est ce que l'Auteur de la Recherche de la Verité au livre 5. c. 2. p. 295. appelle *les caracteres & les inclinations des hommes & des femmes* ; c'est à dire, les mœurs , comme si ces deux Auteurs avoient voulu empêcher que vous ne vinssiez dire qu'on n'a qu'à lire leurs livres , & que tout y est physique. J'ai montré par deux grands Chapitres , que je les avois lus. C'est ce qui a allongé ma Dissertation ; vous devriez en faire une plus courte , pour montrer que vous les avez lûs aussi , & ne pas dire seulement qu'il n'y a qu'à les lire.

S'il faut à present chercher *le Physique* des passions qui s'excitent à la vûe des objets dont je viens de parler , on trouvera que c'est *le mouvement des esprits animaux causé par l'impression d'un corps auparavant continu , à present ayant plusieurs ouvertures par où a coulé un liquide dont la disposition des parties est telle, qu'elle refléchit la lumiere comme il le faut pour faire un sentiment que nous appellons* Rouge , *que le vulgaire ignorant faute de sçavoir la Philosophie nouvelle attribue grossierement aux objets exterieurs,* Vous voyez bien que j'appelle *Physique* sans équivoque , la même chose que vous , & que les objets exterieurs que vous ajoûtez au mouvement des esprits , ne rendent pas vôtre Physique plus propre à l'Orateur.

Voulez-vous , Monsieur , que je vous parle franchement ? Je ne crois pas qu'on puisse en

Physique

Physique définir les passions, tant parcequ'on ne les connoît point dans le sang & dans les esprits animaux, mais dans l'ame seulement sous le nom de *desirs* ou sous quelque autre nom semblable ; que parceque leurs objets cessent d'être leurs objets en les prenant physiquement. Ainsi je crois pouvoir avancer & soûtenir que c'est la Morale qui apporte du jour à la Physique, & non la Physique qui serve en rien sur ce point à la Morale. Ayez la bonté de voir, Monsieur, si cette question ne merite point, qu'un habile Cartesien se donne la peine de l'éclaircir pour l'honneur de la Physique, *j'entens sans restriction la nouvelle & la Cartesienne.*

C'est donc sans fondement que vous avancez, *p.18.* que dans M. D*** tout est plein de sages & judicieuses reflexions d'une Physique exacte. Il falloit en apporter au moins quelques unes, pour prouver ce que vous avancez. Ma Lettre n'est guére plus longue que la vôtre. Cependant j'apporte des exemples, parcequ'on ne peut pas s'en passer dans ces matieres. Je dis aussi que c'est sans raison que vous avancez que ce precepte d'Horace, *si vis me flere, &c.* est fondé sur une connoissance Physique. Il n'est fondé que sur ce que nous avons compassion des affligez, & que les larmes sont une marque d'affliction. Enfin c'est encore sans fondement que vous avancez que *la Physique*, c'est à dire la science la plus incertaine & la plus obscure, *a droit de revendiquer ce caractere de verité qui regne dans tous les ouvrages de nôtre Poëte* ; c'est sur de pareilles propositions qu'Horace a dit,

Nihil est, quòd multa loquamur ;
Nil intra est oleam, nil extraest in nuce duri.

C'est pourquoi je ne vous dirai qu'un mo-

ſur ce que vous n'attribuez à Monſieur D*** *qu'une Phyſique naturelle*, croyant gagner quelque choſe pour vôtre ſentiment en la lui donnant. Je penſe que vous vous trompez dans vôtre pretention. Car reconnoiſſant, comme vous faites, l'excellence de cet Auteur, s'il n'a qu'une *Phyſique naturelle*, ce que je crois faux, il s'enſuit que pour devenir ce qu'il eſt, c'eſt à dire, parfaitement éloquent, l'étude de la Phyſique eſt abſolument inutile à l'Orateur. De la même maniere qu'il ſeroit vrai de dire que la Rhétorique n'eſt auſſi d'aucun uſage abſolument, s'il étoit vrai, comme on le dit dans la Défenſe manuſcrite de vôtre Auteur, *que ces grands Génies qui ont porté ſi loin l'Eloquence Grecque & Latine*, c'eſt à dire ſans doute, Ciceron & Demoſthéne, fuſſent devenus ce qu'ils ont été ſans le ſecours des préceptes, ce qui eſt une imagination, dont j'ai démontré la fauſſeté, *pages* 281. *&* 282. Ainſi comme rien ne montre mieux l'utilité d'un Art, que de pouvoir dire qu'un grand Génie, quoiqu'il faſſe ſans les preceptes, feroit encore mieux, s'il avoit eu ſoin de les apprendre: De même, rien ne fait mieux voir l'inutilité de quelques connoiſſances, que de pouvoir dire que les ayant acquiſes par l'étude, on n'ira pas plus loin, que ſi on ne les eût point étudiées. Or en ſuppoſant que Monſieur D** eût la Phyſique auſſi familiere par étude, que vôtre ami peut l'avoir, il ne feroit rien de meilleur que les Ouvrages qu'il a faits. Ainſi comme vous ne lui donnez qu'une Phyſique naturelle pour les faire, il faut conclure que toute explication phyſique lui eût é é tres-inutile pour en venir plus facilement à bout; car c'eſt des explications

phyſiques dont nous avons toujours parlé, & dont il s'agit encore, ſi vous ne changez pas la queſtion.

Vous avez beau dire qu'on pourroit donc ſoutenir auſſi que la Rhétorique eſt inutile, parceque ſans art & ſans préceptes, ceux qui vendent des ſavonnettes ſur le Pont-neuf, ont une éloquence brillante & legere qui fait plaiſir. Car il manque encore bien des choſes à leur éloquence. Il s'en faut bien qu'ils faſſent toutes les digreſſions plaiſantes qu'ils pourroient faire pour divertir. Ils n'en font pas la moitié, non plus que vôtre Auteur dans ſon Cours de Philoſophie, quoiqu'il s'y conduiſe avec plus d'art. Mais ſi Démoſthene ou Ciceron revenoient au monde, & que voyant ces vendeurs de ſavonnettes, ou la réputation des plus celebres Profeſſeurs de Philoſophie, ils ſe miſſent en tête de vendre des ſavonnettes pareillement, ou d'enſeigner le Carteſianiſme avec éclat: aprés avoir étudié les uns ou les autres avec réflexion pour ſe faire un art véritable de leur profeſſion, ces deux Orateurs vendroient cinquante ſavonnettes contre les autres une, ou auroient cent auditeurs contre dix qu'en pourroit avoir le Cartéſien le plus fameux.

Ce ſont, Monſieur, de pareils raiſonnemens, qui établiſſent invinciblement l'utilité de l'art, lequel ne peut rendre ennuyeuſe & peſante l'éloquence, que de ceux qui manquent de genie ou d'exercice. Un homme donc qui ſoutient comme vous, qu'une explication ou un réflexion phyſique telle qu'elle puiſſe être, eſt de quelque utilité, s'il veut parler conſéquemment, doit dire de deux choſes l'une, ou que Monſieur D*** & toutes les perſonnes qui ſe ſont diſ-

tinguées par leur éloquence, ont eu une Physique acquise par l'étude ; ou que s'ils n'avoient point negligé de l'étudier, ils eussent produit des Ouvrages plus achevez. C'est ainsi que je me persuade que la Logique est tres-utile, parceque je crois voir que vos raisonnemens seroient plus justes, si vous l'aviez estimée plus necessaire.

C'est, Monsieur, tout ce que j'avois à vous dire sur vôtre éloquente Lettre. Vous assurez que vous ne repliquerez pas : peut-être ferez-vous comme le Soleil, qui avoit juré de ne plus éclairer le monde. Mais si le Juriste ne répond pas, quelque Medecin plus charitable répondra :

Non erit auxilio nobis Ætolus & Arpi,
At Messapus erit.

Le secours d'un Medecin peut lui être ici du moins aussi utile que celui d'un Juriste. Vôtre ami même, quoique vous disiez, a menacé de mettre toute nôtre dispute dans ce volume separé, qu'il appelle d'un mot assez burlesque. Il suivra donc enfin l'avis que le Rhétoricien lui avoit donné d'abord. Ce qui me console, s'il m'y met, c'est que ce n'est pas un grand mal d'y être, & que j'y serai en bonne compagnie, puisque j'y serai avec vous, Monsieur, & avec lui : il ne sçauroit nous separer. Je proteste, quoi qu'il fasse, de garder un perpétuel silence sur cette matiere, parceque je n'ai plus rien à dire. Je laisse au Public à juger qui de vous ou de moi a meilleure grace de faire une protestation, qui est ou une simple figure de Rhétorique, ou une moderation juste & rai-

ſonnable ſelon la maniere plus ou moins ſolide dont on s'eſt défendu.

On vient de me faire voir, en ce moment, deux articles du Journal des Sçavans de Paris du 4e Juin 1703. L'Auteur qui m'a nommé, contre les regles, & que je ne veux pas nommer, parcequ'on ſçait aſſez qui il eſt, dans ſon premier Extrait, décide, en faveur du P. l'Ami, la diſpute qui eſt entre ce Pere & moi ſur l'Eloquence. Dans le ſecond, je perds encore ma cauſe contre vous : mais l'Arbitre n'y paroît pourtant pas beaucoup plus content de vous que de moi ; & cela, parceque nous ſommes d'une Compagnie, dont il lui plaît de parler d'un air aſſez mépriſant.

Ce Monſieur le Journaliſte s'eſt rendu bien formidable ; ſes jugemens ſont hardis & déciſifs : il eſt d'une autorité qui impoſe à tout le monde. S'il pouvoit obtenir qu'il ne ſeroit permis à perſonne de relever ce qu'il diroit dans ſes Critiques, ce ſeroit un bel appanage de ſon Emploi ! Il n'y a point d'Auteur qui ne voulût être de ſes amis.

Un des miens s'étoit chargé de le prier de ne point s'amuſer à mon Livre, & de n'écrire ni pour ni contre. C'eſt ſans doute à la conſideration de cet ami qu'il m'a fait grace ſur mon peu d'éloquence, & ſur une infinité d'expreſſions peu exactes, qu'il n'auroit pas manqué de raporter en lettres italiques. A dire vrai, je ne m'en ſerois pas plus chagriné s'il l'eût fait, que je me chagrine du petit mot qu'il en a dit.

Et c'eſt ainſi que je neglige un mauvais petit artifice dont vous vous ſervez vous même, *p. 8. & 9.* pour rendre ridicule une de mes ex-

preſſions : car m'étant arrivé de dire que c'eſt *dans l'obſervation de la vie civile* qu'on s'inſtruit des caracteres des paſſions, vous remarquez ces termes comme je les remarque ici, vous pretendez qu'il falloit dire *l'obſervation de la nature*, parceque vous les raportez au Soleil dont il eſt parlé en cet endroit, quoiqu'ils ne puiſſent pas s'y raporter. Et vous ajoutez, *p.* 16. qu'une Garde de malades pourroit dire ainſi qu'elle connoît la rhubarbe *par l'obſervation de la vie civile*. Belle plaiſanterie ! malheureuſement elle eſt fondée ſur une fauſſe ſuppoſition. Je pourrois vous demander ſi vous diriez bien que cette Garde connoît la rhubarbe *par l'obſervation de la nature :* mais, encore un coup, je neglige ces minuties.

Le Journaliſte ne s'eſt attaché qu'au fond de la diſpute, & par les tours ingénieux, qui lui ſont ordinaires, *ſans prendre de parti*, il a inſinué que le P. l'Ami avoit raiſon. Je vais par occaſion lui propoſer deux ou trois difficultez ſur cette partie de ſa Critique, étant perſuadé que vous avouerez vous même, Monſieur, que nôtre diſpute n'a jamais été une ſimple queſtion de nom; vous ſoûtiendrez auſſi, à ce que je crois, avec tous ceux qui aiment la verité, qu'on n'a jamais vû que les Profeſſeurs de l'Univerſité ſe ſoient échauffez dans des livres l'un contre l'autre pour de ſemblables queſtions. Les Philoſophes, tel qu'eſt l'Auteur que vous défendez, ont plus d'intereſt que d'autres à réfuter ce mot avancé ſans fondement.

Pour autoriſer les Paradoxes du P. l'Ami ſur l'Eloquence, l'Auteur du Journal a engagé Petrone dans ſon parti. Il a traduit les trois

premieres pages de cet Auteur décrié. Je gagerois que le P. l'Ami ne lui en a pas autrement obligation. Si Saint Augustin eût été favorable à ce Pere, & qu'on l'eût fortifié d'une si grande autorité, cela lui auroit fait plaisir. Mais Petrone! Un Religieux saint & pieux, comme le P. l'Ami, n'a jamais lû, ou a oublié depuis long-temps un Ecrivain comme celui-là: Et l'Auteur du Journal auroit mieux fait d'étaler son érudition sur Saint Augustin, que d'informer le Public qu'il sçavoit Petrone.

La premiere raison qui m'empêche de me soumettre à la décision du Journal, c'est qu'il n'a pas pris le sens naturel de cet ancien Auteur, & qu'il n'a pas traduit fidelement le passage qu'il en raporte. La seconde est, que supposé que Petrone eût été contraire à la Rhétorique de son temps, il ne dit rien qui convienne à la Rhétorique de ce temps-ci, où le P. l'Ami a entrepris de la décrier. Et la troisiéme, que l'autorité de Petrone est bien mince en comparaison des Grands Hommes qui ont recommandé l'étude des regles de la Rhétorique.

Platon, Isocrate, Aristote, Ciceron, Quintilien, Longin, & ce qui est d'un plus grand poids en cette occasion, S. Augustin, sont d'un avis opposé à celui du P. l'Ami. Un Ecrivain des plus considerables de ce temps l'avoit prouvé à feu Monsieur du Bois avec tant de force, qu'on ne lui a point fait de replique. Ou tous ces illustres Auteurs ont enseigné publiquement la Rhétorique, ou ils ont donné dans leurs livres des preceptes pour parvenir à l'Eloquence. L'équité ne demandoit-elle pas que l'Auteur du Journal citât quelqu'un de ces grands Maîtres

en ma faveur, comme il citoit Petrone pour le P. l'Ami ? Oui ; mais outre qu'il n'avoit pas dessein de tenir la balance égale, il a bien vû que la moindre autorité qu'il auroit allegué pour moi, auroit élevé ma cause fort audessus de celle du P. l'Ami, sans que Petrone eût pû lui être d'aucune utilité.

En second lieu Petrone s'est plaint de la Rhétorique de son temps, où il dit que les Maîtres exerçoient les jeunes-gens sur des sujets impertinens, comme celui-ci, où l'on suppose qu'*un Tyran ordonne à un fils d'égorger son propre pere.* Ils vouloient même, dit-il, qu'on se servît d'un stile ampoulé & sententieux dans ces thêmes extravagans. Cela n'étoit pas à approuver, & il est vrai que ni Sophocle, ni Euripide, ni Démosthene, ni Platon, ne se sont jamais exercez sur de pareils sujets, bien qu'ils eussent étudié les preceptes. Mais j'ai démontré clair comme le jour, que la Rhétorique ne s'enseignoit point de cette maniere en ce temps-ci, qu'on n'y donnoit point d'autres préceptes que ceux de Ciceron,& des autres Grands-Hommes que j'ai citez, que les sujets qu'on choisissoit étoient bons & solides, que partout on se proposoit Ciceron, Démosthene, Homere, & Virgile à imiter. Il étoit donc necessaire que l'Auteur du Journal, pour faire gagner la cause à son ami, apportât quelque chose qui fût positivement contraire à ce que j'ai avancé ; & alors on auroit pû faire tomber aussi la plainte de Petrone sur nôtre temps. Il dit que le P. l'Ami a remarqué les mêmes défauts du temps de Petrone dans les Rhétoriques d'à present. Un fait de cette nature ne doit point être avan-

eé ſans en donner des preuves, ſurtout quand quelqu'un paroît croire qu'il y a des raiſons démonſtratives du contraire.

Enfin l'Auteur du Journal tire Petrone de ſon ſens naturel, quand il dit que Petrone n'approuvoit pas qu'on eût reduit la Rhétorique en Art. Il s'en éloigne auſſi quand il dit que Petrone veut que les jeunes-gens commencent par ſe nourrir des préceptes de la Philoſophie. Et il s'en éloigne de plus en plus lorſqu'il lui fait dire que Platon & Démoſthene n'ont jamais appris la Rhétorique, ou quand il dit que Petrone parle de l'harmonie & de la cadence, & qu'il la blâme. On oſe ſoûtenir au Journaliſte que Petrone ne dit rien de tout cela.

Le Journal ne traduit point tout entier le paſſage qu'il raporte en faveur du P. l'Ami. C'eſt de quoi il eſt aiſé à tout le monde de ſe convaincre, en liſant ſeulement les deux ou trois pages qui ſuivent ce qu'on en a cité.

Petrone met ſon ſentiment en vers, *p.* 4. & 5. de l'édition de Paris 1677. chez Audinet, avec les Notes de Bourdelot. Et quoique la Morale qu'il inſere dans la ſuite de ſa Satyre, ſoit déteſtable, il dit neanmoins qu'un jeune homme qui veut devenir Orateur ne doit point être un débauché, ni vivre dans le tumulte de la Cour, ni être un homme de bonne chere, ni adonné au vin, ni enfin être un pilier de théatre : mais que laborieux & retiré à Athenes, ou à Lacedemone, ou en Sicile, il doit faire ſa premiere occupation de la Poëſie, & ſe remplir d'Homere :

Det primos verſibus annos,
Maoniumque bibat felici pectore fontem.

Cette maxime, qui ne peut d'ailleurs être executée sans une grande connoissance de la Rhétorique, renverse toute seule le sentiment du P. l'Ami, qui regarde l'étude de la Poësie comme plus dangereuse encore que la Rhétorique, tous les inconveniens de celle-ci étant communs à l'autre, qui en a aussi de particuliers selon lui.

De là Petrone conduit son Disciple dans les écoles de Socrate & des Académiciens; il ne veut donc pas que l'on commence par la Philosophie.

Mox & Socratico plenus grege mutet habenas Liber.

Ce sentiment est encore tout à fait contraire à celui du P. l'Ami, qui nous renvoye à la Philosophie Cartésienne, au lieu que Petrone parle de la Morale. Petrone nous fait esperer de cette étude l'Eloquence dans tout son éclat; & le P. l'Ami *nous ayant donné d'abord la même esperance*, nous déclare dix lignes aprés, que *nous n'y trouverons qu'une éloquence propre à convaincre machinalement*, ce qui est, selon lui, le caractere formel d'une éloquence fausse.

Cet Ancien veut aprés cela, que son Orateur composant en Grec, s'exerce à imiter le stile de Démosthene: Le peut-il faire sans sçavoir la Rhétorique?

Et ingentis quatiat Demosthenis arma.

Que laissant enfin cette Langue étrangere, il lise les excellens Poëtes Latins, & qu'il s'exer-

ce à composer en sa Langue, se formant sur le stile de Ciceron : c'est une image de la methode d'aujourd'hui.

Hinc Romana manus circumfluat . . . .
Dent epulas & bella truci memorata canore,
Grandiaque indomiti Ciceronis verba minetur.

On cite communément deux passages de Petrone ; l'un touchant la Poësie, où il dit formellement que Lucain n'a point réussi, parcequ'il ignoroit les regles de cet Art ; l'autre où il dit qu'on ne sçait plus la Dialectique, l'Astronomie, la Philosophie, la Peinture, l'Eloquence, parcequ'on ne se donne pas la peine d'en apprendre les préceptes, & de demander aux Dieux de nous faire réussir dans ces beaux Arts & dans ces Sciences : *Ne paratas quidem artes audemus cognoscere . . . . quis votum fecit, si ad Eloquentiam perveniset?*

N'ai-je donc pas eu raison de dire que l'Auteur du Journal ne suit pas le sens de Petrone, & qu'il ne raporte pas son passage tel qu'il est, & tel que devoit le raporter un homme gagé pour donner au Public des Extraits fideles? Je m'attens bien que cet Auteur retombera encore sur moi dans quelque Journal : c'est l'avantage qu'a ce nouvel Adversaire ; il a toujours des armes dans les mains. Mais me voilà déja accoutumé aux coups qu'il peut porter : & s'il ne parle pas plus juste dans les autres occasions qui pourront me regarder, qu'il a fait dans l'Extrait que je viens de refuter, il peut se tenir assuré que je ne m'en mettrai pas beaucoup en peine.

Je vous prie, Monsieur, si vous l'avez pour agreable, de vouloir faire mes complimens à vôtre celebre Philosophe, & de l'assurer qu'aprés avoir épuisé nos esprits animaux à faire des Discours, ou Physiques, ou Moraux, ou Eloquens, comme vôtre Lettre, je consens, s'il en est d'humeur, que nous les réparions ensemble, & avec nos amis, par les moyens agreables que la Physique naturelle nous fournit. Je suis, &c:

Permis d'imprimer les 8. & 13. Juin 1703.

M. R. DE VOYER D'ARGENSON.

SENTIMENS NOUVEAUX

ou

PRÉCEPTES SUR LA GRAMMAIRE, LA RHETORIQUE, LA POËTIQUE, ET LA PHILOSOPHIE.

A PARIS,
En la Boutique de la Veuve de NICOLAS OUDOT, Libraire, ruë de la Harpe, au coin de la ruë des deux Portes, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. XXVIII.

AVERTISSEMENT.

IL s'eſt introduit depuis quelque tems un abus dans le langage, qui contribue beaucoup à faire juger à l'avanture du mérite des Ouvrages d'eſprit ; l'on applique le terme de goût aux choſes qui ſont uniquement du reſſort de la raiſon ; l'on dira que l'on a du goût pour un certain livre dans le même ſens que l'on dit que l'on a du goût pour une certaine étoffe à fleurs ; ce qui eſt la même faute que ſi l'on vouloit juger des ſons par les yeux, ou des couleurs par les

oreilles ; je me propoſe dans ce petit Ouvrage de donner à ceux qui aiment la lecture, & ne font pas profeſſion d'Etude, des Régles fixes & certaines, tirées de la raiſon, pour juger des Ouvrages d'eſprit ; l'on y verra que lorſque les Connoiſſeurs diſent qu'un Diſcours, ou un Poëme ſont bons ou mauvais, ce n'eſt pas par un certain goût qu'un long commerce avec les Livres leur ait procuré, mais par des principes de bons ſens, aidez de quelques connoiſſances faciles à acquerir, & je commence par la Grammaire.

SENTIMENS NOUVEAUX OU PRECEPTES SUR LA GRAMMAIRE, la Rhétorique, la Poëtique, & la Philosophie.

LA GRAMMAIRE.

TOut est Philosophie dans les mains d'un Philosophe. Les sciences dont on occupe les enfans dans un âge où l'on ne pense qu'à exercer

leur mémoire, devienent une ſource de conſiderations dignes de l'attention des plus beaux genies.

La connoiſſance des mots qui compoſent le langage, venant de la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, c'eſt-à-dire, des idées qui fait partie de la Logique, une étude raiſonnée de la Grammaire doit être précédée de quelque idée de Logique.

Ce n'eſt pas l'habilité dans les Sciences, ou l'intelligence des Langues mortes, qui font l'homme de Lettres. Lors même que l'on n'étudioit pas les Langues mortes, il y avoit des Gens de Lettres, c'eſt-à-dire,

qui avoient étudié la Grammaire.

L'art de communiquer ſes penſées, regarde non-ſeulement l'art de ranger les mots & les phraſes, ſuivant le bon uſage, ſous le nom de Grammaire, mais auſſi l'art d'exprimer & de ranger ſes penſées, & de les accompagner de figures, de tons & de geſtes, propres à perſuader & à éclairer l'eſprit, ſous le nom de Rhetorique, & celui de donner aux mots une certaine cadence propre à divertir l'eſprit, ſous le nom de Poëſie.

Les Hommes ayant tous dès leur enfance une Logique, une Grammaire, une Rheto-

rique & une Morale naturelle, qu'ils croyent suffisantes jusques à ce que l'âge, l'experience & le jugement les rendent curieux de voir les réflexions qui ont été faites par d'autres sur ces matieres, cette sorte d'étude ne devroit naturellement se faire qu'après celle de la Géografie, de l'Histoire, de la Geometrie, de la Physique, & du Droit Civil, contre l'usage universel de faire étudier ces matieres, dans un âge où l'on n'est pas encore en état de les goûter.

La Grammaire est un amas de réflexions faites pour enseigner, & pour apprendre une Langue, ou l'art de réduire à

de certaines régles le langage des hommes.

Suivant cette définition, l'uſage n'eſt jamais opposé à la Grammaire.

Une Langue eſt la maniere dont une certaine quantité d'hommes ſont convenus inſenſiblement, d'exprimer leurs penſées par la parole.

Dans les Langues, l'uſage eſt la façon de parler du plus grand nombre des honnêtes Gens, ſuivant le plus grand nombre des Auteurs du tems.

La raiſon n'ayant eu que fort peu de part dans la formation des Langues, une Grammaire n'eſt qu'un amas de réflexions, ou de régles, auſquelles l'on

peut réduire les manieres de parler uſitées dans la Langue dont il s'agit.

Comme un homme de bon ſens n'eſt jamais le premier ny le dernier à prendre une mode, auſſi ne doit-il être le premier, ny le dernier à ſe ſervir d'un mot, ou d'une certaine Ortographe.

Ceux qui n'ont jamais lû les réflexions qui ont été faites ſur le langage, & qui ne parlent pour ainſi dire, que par aventure, ne ſauroient éviter de pécher ſouvent contre le bon uſage.

Une choſe a beaucoup nui à perfectionner la Grammaire, je veux dire l'application de ce qui eſt propre à une Langue,

à une autre dont le genie eſt tout-à-fait different.

Comme le but de la parole & de toutes les autres manieres d'expliquer ſa pensée, eſt plûtôt d'exprimer les choſes que les ſons, il y a apparence, que la premiere écriture conſiſta en figures & en hieroglyfes, qui dégenererent inſenſiblement en caracteres, comme ſont les monumens d'Egypte.

Si d'un côté cette maniere d'écrire avoit l'avantage d'être commune à toutes les Langues, ſans être ſujette à aucun changement, comme eſt encore l'écriture des Chinois; d'un autre côté, le prodigieux nombre de caracteres, dont elle avoit

beſoin, en rendoit l'étude ſi longue, qu'il n'eſt pas ſurprenant ſi l'on en a perdu la ſignification dans pluſieurs Païs.

Tous les ſons qui compoſent une Langue, ſe pouvant réduire à un fort petit nombre de faciles à retenir, le peu de caracteres qui les expriment, ont auſſi pû facilement ſe retenir, malgré tous les changemens qui ſont ſurvenus aux Nations.

Les changemens que le tems apporte à toutes choſes, étant beaucoup plus prompt dans les Langues, que dans l'Orthographe, il s'eſt gliſſé un deſordre dans l'écriture, dont tout le monde ſe plaint, & que perſonne

ſonne n'a aſſés de crédit pour corriger, qui eſt d'exprimer divers ſons avec les mêmes caracteres, & les mêmes ſons avec divers caracteres.

Toutes les parties du langage peuvent ſe rapporter au nom, qui ſert à exprimer le ſujet dont on parle, au Verbe qui ſert à exprimer ce qu'on affirme, & aux modificatifs qui expriment les diverſes circonſtances du Nom & du Verbe.

Un fauſſe idée de politeſſe, qui ne promet pas de laiſſer tarir la converſation, une grande ſtérilité de matiere, l'envie de paſſer pour avoir de la vivacité & de belles manieres,

peu d'attention à se rendre intelligible, & une grande envie de se faire admirer, ont rempli le langage ordinaire de Pleonasmes, d'Interjections, & de Particules expletives, dont les plus sages ont bien de la peine à s'abstenir.

La politesse faisant éviter tout ce qui peut choquer les oreilles, quoique conforme à l'analogie de la Langue, il est arrivé que les Langues les plus polies ont été les plus irrégulieres, & que les Peuples les plus barbares, & qui n'ont point bâti de Ville, ont la Grammaire la plus simple, & la maniere la plus uniforme de s'exprimer.

S'il y a des Langues dans les-

quelles l'on peut tout exprimer ſans équivoque, & dont les mots ne changent que rarement de terminaiſons dans tous les cas, nombres, genres, tems, ou modes, ſoit adjectifs, ou paſſifs, dont le même mot eſt ſouvent ſans aucune nouvelle inflexion, tout enſemble Subſtantif, Adjectif, Verbe, & Adverbe, & dont l'ordre des mots eſt preſque toûjours arbitraire, n'admettant preſque aucune Syntaxe, eſt-ce une perfection dans une Langue que d'abonder dans toutes ces choſes?

Nous connoiſſons une Langue pleine de Monoſilables, peu variée dans ſes terminai-

ſons, n'ayant preſque point de Syntaxe, peu cultivée, & ne faiſant, pour ainſi dire, que de ſortir de la barbarie, dans laquelle dès qu'on l'a voulu, l'on a exprimé avec toute la force, & toute la vivacité poſſible, les ſentimens du cœur les plus cachez & les plus délicats.

Si la diviſion qu'on fait des Langues, en Langues-meres & Langues derivées, étoit juſte, une Langue-mere devroit être celle qui conſiſtant en mots d'une ſillabe, ne donne aucun lieu aux étymologies.

Quand une Nation tombe dans la Barbarie, chacun ſe laiſſant entrainer aux maximes

du petit Peuple qui ne se donne pas la peine de prononcer de longs mots, les élisions & les mutilations fréquentes réduisent enfin les Langues à des Monosillables ; ce qui dans la suite déroute entiérement les étymologies.

Si la richesse d'une Langue ne vient pas moins de la vivacité de ses phrases, que de l'abondance de ses mots, l'on ne peut pas toujours dire, qu'une Langue qui en surpasse une autre en nombre de mots, la surpasse en richesses.

Une Langue est plus ou moins douce à l'oüie, suivant qu'elle est plus ou moins facile à prononcer, & qu'elle a dans ses sil-

lables moins de conſonnes, d'aſpirantes, ou de gutturales ; elle eſt plus harmonieuſe, lorſqu'elle contient moins de Monoſillables, & que dans les grands mots, l'accent eſt plus éloigné de la derniere ſillable ; & elle eſt plus facile, quand ceux qui la parlent, peuvent dans le beſoin compoſer des mots, & que l'ordre qu'on leur donne dans le diſcours eſt plus arbitraire.

Toutes les Langues qui ont été parlées par de puiſſantes Nations qui ont cultivé les Sciences, ſont également parfaites.

Pour bien parler une Langue, il ne ſuffit pas d'en ſçavoir les mots & les phraſes, il faut

encore penſer dans cette Langue.

Par la même raiſon, pour apprendre une Langue, il faut puiſer dans les Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, & non dans les Traductions, leſquelles quelques parfaites qu'elles ſoient, retiennent toûjours quelque choſe de leur langue originale.

Si l'uſage eſt le maître abſolu des langues, par rapport aux mots & aux phraſes, il n'en eſt pas de même des Periodes; il n'y a point d'uſage qui puiſſe autoriſer une Periode obſcure ou trop longue.

Lorſque, pour donner de l'agrément au ſtile, l'on évite

de répeter dans une même Periode le même mot, ce n'eſt pas que la répetition du même ſon déplaiſe, puiſque la répetition des pronoms, des articles, des particules & des propoſitions qui réveillent continuellement de nouvelles idées, n'ennuyent pas; mais parce que la grace de la nouveauté ſe trouve toûjours dans de nouveaux termes.

Il n'y a point de ſynonimes parfaits dans les langues; un mot ne renferme point préciſement & dans toutes ſes circonſtances le ſens d'un autre mot; il n'y a même qu'une ſeule maniere d'exprimer une choſe, laquelle échape ſouvent aux plus habiles.

Dans le choix des termes, un terme n'eſt noble, bas, ou burleſque, que par les idées acceſſoires qu'il renferme ; & pluſieurs termes nobles qui expriment une choſe ſerieuſe d'une maniere conciſe, forment un ſtile ſublime.

La ſyntaxe eſt la maniere de joindre chaque mot d'une Langue l'un avec l'autre, par rapport aux diverſes régles que preſcrit la Grammaire.

Il pourroit y avoir une langue ſans ſyntaxe, c'eſt-à-dire, dont les mots étant privez de toutes ſortes de modification, d'infléxions & de differentes terminaiſons, n'auroient point d'autre ordre dans le diſcours

que celuy dans lequel l'esprit enviſageroit les objets.

L'on dit que l'on fixe une langue en conſultant l'analogie, lorſque l'on determine les manieres de parler douteuſes par la comparaiſon des autres manieres de même eſpece.

Le ſtile grammatical pur & châtié eſt immuable, c'eſt la maniere dont les mots conſtruits ſelon les loix de la ſyntaxe ſont arangez entre eux ſelon le genie de la langue. Un Auteur en obſervant les régles de ce ſtile, peut écrire d'une maniere fort languiſſante, pendant que d'autres avec un ſtile grammatical fort deffectueux, écrivent quelquefois fort agréablement.

Le ſtile perſonel qui peut varier à l'infini, eſt la façon particuliere d'expliquer ſes penſées, qui eſt differente ſelon les Auteurs, les matieres, les païs & les ſiécles, comme ſont le ſtile grand, enjoüé, ſublime, bas, doux, ruſé, aiſé, forcé, poëtique, oratoire, ſententieux, epiſtolaire, burleſque, diffus, concis, fort, languiſſant, ſec, fleuri, &c.

L'élegance dépend d'un certain choix d'expreſſions riches & heureuſes, dans lequel il ne paroiſſe pourtant rien que d'aiſé & de facile.

Il arrive ſouvent qu'un Auteur qui cherche trop à animer ſon ſtile par une abondance

d'épithetes & de figures, devient fatiguant ; mais un ſtile propre, juſte & naturel n'ennuye jamais.

Ceux qui s'appliquent à imiter la maniere d'écrire de quelques Grands Hommes qui les a precedé, peuvent réüſſir à écrire régulierement, mais ils n'ont jamais la vivacité qu'ils auroient eu s'ils euſſent ſuivi leur genie.

Retenir dans ſa mémoire un grand nombre de phraſes tirées des meilleurs Auteurs, eſt bien le moyen de ne demeurer jamais court, mais non pas de parler juſte.

Les plus grands eſprits qui ne penſent pas toûjours avec

la même vivacité, ne ſçauroient auſſi toûjours également bien parler ſans le ſecours d'une mémoire, qui leur fourniſſe ſur le champ des expreſſions heureuſes, comme ſont les Sentences & les Proverbes; les Sentences tenant lieu de Proverbes chez les honnêtes gens, & les Proverbes tenant lieu de Sentences parmi le peuple.

Il n'y a qu'une idée nette des choſes qu'on veut traiter, & une connoiſſance parfaite de la force des termes de la Langue dont on ſe ſert, qui puiſſe procurer cette juſteſſe qui fait tout le merite du ſtile.

Tous les jours on entend dire à de jeunes gens qui ne

font encore qu'entrevoir certaines verités, ſans les avoir bien digerées, qu'ils penſent bien, mais que les expreſſions leur manquent; mais l'experience fait voir qu'on exprime toûjours bien ce que l'on conçoit clairement.

Pour parler juſte, il ne faut pas moins travailler à former ſon jugement, qu'à apprendre ſa Langue; la plûpart des expreſſions impropres viennent autant d'un mauvais jugement, que de l'ignorance du langage.

Il y a des gens qui parlent mieux qu'ils n'écrivent, ce qui peut venir de ce que le cercle de gens qui les écoutent, réveillent tout à la fois leur vivacité

& leur imagination, lesquels languissent dans le silence du Cabinet.

Quelquefois une prompte mémoire accompagnée d'une belle voix, & de quelques autres agrémens de la personne, procurent un si bon acüeil dans les compagnies, que l'on se fait illusion sur ses talens. D'où il arrive que sans prendre beaucoup de peine à être méthodique & régulier sur le papier, l'on se flatte qu'en écrivant les choses comme elles se présentent à l'esprit, elles seront aussi-bien goûtées qu'en conversation.

Les Pythagoriciens disoient que les orbes célestes en glis-

ſant les uns ſur les autres, font une harmonie dont nous ne nous appercevons pas, parce que nous y ſommes accoûtumés ; nous pouvons auſſi dire que nous parlons tous en muſique, ſans nous en appercevoir, & que les Etrangers ſont bien fondés à dire que nous chantons tous en parlant; & comme en muſique les récitatifs ſont les plus difficiles à exécuter, auſſi dans la récitation d'un diſcours, les matiéres dogmatiques ſont beaucoup plus difficiles à approuver, que les choſes qui ſont ſuſceptibles de grands mouvemens.

LA RHETORIQUE.

LE don de la Parole & la Prudence ſe rencontrent ſi rarement dans le même Sujet, que les beaux Parleurs font plus de mal que de bien dans les Conſeils, non-ſeulement en retardant les déliberations, mais auſſi en faiſant ſouvent ſuivre un mauvais avis. Cependant ils font les délices de la converſation. Si les hommes ont jamais été retirés d'une vie ſauvage pour vivre en ſocieté, il y a apparence qu'ils en ſont redevables à quelque beau Parleur.

Si les hommes vivoient seuls, il leur suffiroit par le moyen de la Logique, de sçavoir ne se pas tromper dans leur raisonnemens, sur les choses qui pourroient leur être utiles ou inutiles. Mais étant obligez de vivre en societé pour réveiller l'attention des autres hommes, & les engager à les servir, ils ont besoin de faire envisager les choses sous divers côtés, d'animer leurs discours par des figures, & donner un certain ordre à leurs pensées, c'est-à-dire, d'employer la Rhétorique.

Les verités géometriques qui ne combattent jamais les Passions & les interêts des hom-

mes, s'établiſſent aiſément par de ſimples argumens ; mais il y a des occaſions où les hommes haïſſent la verité ; alors ils ne veulent la reconnoître que lors qu'ils en ſont ébloüis par la force de l'éloquence.

La Rhétorique eſt l'art de perſuader, ce qui renferme toutes les définitions que l'on donne de cet art.

Ceux, qui par le ſecours des lieux communs de Rhétorique cherchent à ſe rendre capables de parler ſur le champ ſur toutes ſortes de ſujets, n'ont pas pris garde que la parole n'a été donnée à l'homme que pour perſuader.

C'eſt fort improprement

qu'on appelle éloquent un discours plein de jeux de mots & de penſées ingenieuſes, dans lequel l'eſprit de l'Orateur, ayant eû plus de part que le cœur, luy a attiré l'admiration & les applaudiſſemens de ſes Auditeurs.

Combien de gens croyent avoir été perſuadés par un diſcours ſur la Morale, que des argumens de même nature, & accompagnez des mêmes ornemens & de la même prononciation, ne détermineroient jamais à dénaturer leur bien, pour le loger de quelqu'autre maniere.

L'éloquence ne conſiſte pas ſeulement à démontrer une ve-

rité par des argumens convaincans, mais auſſi à la rendre aimable par une peinture ornée de tout ce que peuvent fournir les figures & les agrémens du langage, de la voix, du geſte, & de toute la perſonne.

Le plaiſir eſt le grand mobile qui fait agir les hommes: ſi l'on veut être écouté, il faut parler agréablement, ce qui ne ſçauroit être, ſi l'on n'a pas une prononciation aiſée.

Pour réuſſir dans la converſation il ſuffit d'avoir des talens naturels; le ton de la voix, l'air du viſage & le geſte ſuppléent à tout: mais pour écrire il faut couper les ſens à pro-

pos, & donner une juſte étenduë aux expreſſions.

Les ornemens qui doivent accompagner la peinture d'une choſe, doivent moins être l'effet de l'étude de la Rhétorique, qu'une production naturelle de l'idée vive & nette, que l'on a de toutes les circonſtances de cette choſe.

Comme en peinture il eſt plus facile d'employer de riches couleurs, que de bien deſſiner ; ceux qui n'ont pas une idée parfaite de leur matiére, ſe dédommagent par un ſtile fleuri.

L'on doit donc bien ſe garder de tomber dans la Pedanterie de ceux qui confondent

l'éloquence avec l'élegance & la pureté de la diction, puiſque l'on voit ſouvent des diſcours éloquens où ces qualités ne ſe trouvent point.

En Eloquence comme en Architecture, tout ornement qui n'eſt qu'ornement, eſt de trop; il n'apartient qu'aux genies du premier ordre de ſçavoir ſe moderer là-deſſus: parmi les Autheurs claſſiques, l'on ne compte que Céſar qui en a été capable.

Le ſtile diffus que l'on dit être propre aux Orateurs, n'eſt pas celui qui eſt chargé d'épithetes & de ſinonimes: mais celuy qui eſt riche par la varieté des images & des tours

ſous leſquels ils ſont enviſager une verité.

Les Scholaſtiques qui débitent d'une maniere froide & ſeiche les verités de la Religion, ne ſont pas moins ridicules que ceux qui s'échauffent & qui invectivent pour établir quelque point d'érudition profane.

L'Avocat & le Prédicateur different ſouvent, en ce que l'Avocat cherche à attirer ſur ſa Partie la compaſſion des Juges, & le Prédicateur cherche à s'attirer l'eſtime & l'admiration de ſes Auditeurs.

Dans une converſation badine, le plaiſir que cauſe une plaiſanterie, venant principalement

lement de la surprise qu'elle cause, lors qu'on s'y attend le moins, un certain air froid & indifferent en augmente beaucoup le prix ; mais quand on parle serieusement, l'on ne touche les autres qu'autant que l'on paroît être touché soi-même.

Les exemples peuvent avoir beaucoup de force pour persuader, pourvû qu'ils soient pris de la conduite de gens dont les talens, & les occupations soient à la portée du plus grand nombre de ceux à qui l'on parle.

Les Apologues persuadent d'autant mieux, que celui à qui ils sont adressez, ne se

deffie pas de ce qu'on lui dit, & attribue plûtôt la connoiſſance qu'il en retire à ſa pénetration, qu'à l'adreſſe de celui qui propoſe l'Apologue.

La Fable doit être courte, & enfermer une verité morale unique, intereſſante, cachée par l'Allegorie, ou exprimée ſeulement à la fin, pour donner lieu à exercer la pénetration du Lecteur.

L'image ſous laquelle la Fable cache une verité, doit être naturelle, & conforme à l'idée qu'on a des choſes : elle doit être juſte, applicable à cette ſeule verité claire, & la repreſenter diſtinctement, & dont tous les traits ſe doivent réunir

à cette ſeule verité.

Rien ne perſuade moins en matiére de morale, que les diſcours intitulés, Démonſtration, ou qui portent d'abord à l'eſprit un eſpece de défi; d'où vient peut-être qu'il y a plus d'incrédules depuis qu'on s'eſt aviſé de vouloir démontrer la verité de la Religion.

Un homme qui n'a étudié que la Rhétorique, eſt moins propre à perſuader, que les plus ignorans dans toute ſorte de Science.

Les occupations de la plûpart de ceux qui y enſeignent la Rhétorique, ne leur permettant pas de ſe répandre dans le monde, & connoiſſant peu

les hommes & la morale, l'on ne doit pas s'attendre à les trouver éloquens.

Les Régles préviennent les défauts, mais elles ne font pas la beauté ; il en eſt des préceptes de Rhétorique comme de ceux de Peinture, leſquels peuvent bien apprendre à juger d'un tableau, mais qui ne forment pas un Peintre : les Livres de Rhétorique ne peuvent tout au plus qu'enſeigner à juger d'une Piéce d'éloquence.

Un homme qui a le talent naturel de la parole, des idées nettes de ce qu'il veut inſinuer, & un grand uſage du monde & des affaires, a ſi bien tout ce qu'il faut pour perſuader,

que l'étude de la Rhétorique bien loin de perfectionner ſes talens, ne feroit que les affoiblir.

La méthode que doit ſuivre un jeune homme d'un eſprit vif pour devenir éloquent, eſt premierement de ſéjourner dans les grandes Villes, de lire les Livres de ceux qui penſent ſolidement, & qui s'expriment purement ; & de frequenter ceux qui ſont du même caractere, & enſuite de s'appliquer non par voye d'exercice, mais ſerieuſement à perſuader en s'en procurant de frequentes occaſions par un grand commerce du monde, bien attendu qu'il ait auparavant pris une

juſte idée des régles de la Rhétorique.

La beauté d'un diſcours conſiſtant pareillement dans la force des raiſons, & dans la diſpoſition judicieuſe des matiéres, il eſt impoſſible qu'il ſoutienne l'examen tranquile d'un Lecteur, ſi l'Orateur ne s'eſt rendu capable de raiſonner juſte par l'étude de la Philoſophie.

L'Etude des figures de Rhétorique, bien loin de contribuer à rendre éloquent, ne fait que réfroidir le feu de l'imagination ; il eſt pourtant utile que les Gens de Lettres qui raiſonnent ſur le ſtile des Auteurs, ſçachent les noms que l'on a donné à ces figures.

Les figures tiennent lieu d'un grand nombre de termes propres ; il ne ſçauroit y avoir de Langues ſans figures, dans quelques Langues, elles ſont tirées de loin, & paroiſſent ridicules, traduites en d'autres Langues.

L'enflure dans le ſtile rend un diſcours infiniment plus languiſſant que la baſſeſſe, & eſt de tous les défauts le plus difficile à éviter.

Les Gens de Lettres pardonnent plus aiſément le ſtile enflé, que le rempant ; les gens du monde ſont dans un goût tout opposé.

Souvent une trop grande attention à être correct & har-

monieux, empêche que l'on ne s'exprime avec vivacité.

Souvent l'élevation & la fécondité du ſtile eſt un effet de la foibleſſe & de la petiteſſe du genie de l'Auteur.

Les figures ne doivent pas être un effet de l'étude, mais de la chaleur dont on eſt animé pour la deffenſe de la verité.

L'ignorance de la Langue fait que l'on employe ſouvent les figures, faute de ſçavoir s'exprimer : la neceſſité a d'abord obligé les hommes à s'en ſervir, & enſuite on les a employées pour embellir le diſcours.

Si une choſe eſt naturelle non par ſa ſimplicité, mais à pro-

portion qu'elle eſt plus facile & plus proche de ſon origine en matiere de morale, le ſtile ſimple, qui n'a été employé que dans les ſiécles les plus polis, ſera le plus artificiel & le plus difficile.

Si d'un côté la méthode d'écrire un diſcours, & de l'apprendre par cœur, attire les applaudiſſemens & les éloges, l'on peut dire d'un autre, qu'elle perſuade beaucoup moins, & que dans les ſiécles barbares, où l'on ignoroit le bon ordre, la beauté de l'élocution & la pureté du ſtile, l'on ne réuſſiſſoit pas mieux à émouvoir, & à entraîner les volontés, que dans les ſiécles où l'éloquence

a été la plus cultivée.

Puiſqu'il dépend de nous de raiſonner juſte, & que la mémoire eſt un pur don de la nature, comment eſt-il arrivé qu'il eſt plus honteux à un Orateur, de manquer de mémoire, que de mal raiſonner?

Il y a une certaine maniere noble d'exprimer toutes choſes; le ſublime eſt au ſtile, ce que l'héroiſme eſt à toutes les conditions: l'on peut auſſi dire qu'il y a une certaine maniere noble de s'exprimer ſur toute ſorte de Sujets.

Rarement échape-t'il, une expreſſion fine & délicate, qui n'eſt pas fondée ſur quelque maniere ordinaire de ſentir

ou de s'exprimer, eſt un rafinement & une vaine ſubtilité.

La morale qui ne roule que ſur des idées ſpirituelles & élevées, ne peut s'exprimer que par des figures priſes de ce qui ſe paſſe dans les operations les plus nobles du corps; ce qui fait conclure mal-à-propos, qu'il falloit s'étudier à traiter toutes les matiéres de morales avec un ſtile figuré, au lieu de s'exprimer le plus ſimplement que faire ſe peut.

L'Hiſtoire ne roulant preſque ſur des operations corporelles peu ſuſceptibles de figures, l'on a fauſſement crû qu'il falloit éviter dans l'Hiſtoire le ſtile figuré, & ſe tenir au ſimple.

Le ſtile de la Fable doit être familier, ce qui eſt d'autant plus difficile que le pas eſt gliſſant du familier au bas, & qu'il n'y a guere qu'une maniere unique de s'exprimer familierement, pendant que le ſtile grave eſt ſuſceptible de pluſieurs tours.

Le Dialogue dans lequel il faut qu'un Auteur conſerve dans la ſolitude du Cabinet le feu & le tour aiſé & naturel qui fait tout l'agrément de la converſation, eſt ce qu'il y a de plus difficile en matiére de compoſition & de ſtile.

Par la même raiſon qu'il n'y a point de ſi chetive Satire qui ne trouve des Lecteurs

peu

peu de perſonnes ſe ſoucient de lire un Panegyrique ; c'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit & du ſtile : pureté d'expreſſions, choix d'épithetes, clarté, cadence de période, vivacité de comparaiſons, expreſſions brillantes, nouveauté & vivacité de tours & de figures ; tout y eſt exquis. Quel dommage que tant d'art ſoit employé à ne faire ſur l'eſprit qu'une impreſſion paſſagere.

L'on ſouffre le médiocre dans tout ce qui eſt néceſſaire ; mais le Panégyrique qui n'eſt fait que pour la gloire des morts, ou pour le plaiſir des vivans, devient inſurportable dès qu'il n'eſt pas excellent.

Bien des gens ont voulu se conformer au goût de leur siécle, & de la multitude, & n'y ont pas réüssi ; mais ceux qui cherchent la raison & le bon sens, manquent rarement de les trouver. Un Déclamateur dont les diverses inflexions de la voix & du geste, sont moins un effet du sentiment qu'il a de la chose dont il parle, que l'imitation de quelque habile Orateur, est aussi ridicule qu'une Veuve qui, à la mort de son mary, régleroit ses pleurs, non par le sentiment de sa perte, mais pour faire comme sa voisine.

Comme il y a des hypocrites qui en imposent, &

font croire à ceux qui ne s'en défient pas qu'ils ſont gens de bien, il y a auſſi des faux Orateurs qui abuſent de la facilité qu'ils ont à imiter les veritables pour perſuader l'erreur, & deſquels les gens peu éclairez ne ſçauroient ſe garder.

Si un Orateur manque des talens naturels & acquis dont nous avons parlé, qu'il travaille ſeulement à paſſer chez ſes Auditeurs pour un homme plein de probité, de prudence, de bienveillance & de modeſtie; avec cela qu'il parle, & je luy répons du ſuccès.

LA POETIQUE.

LEs Poëtes ne sçauroient réüssir à divertir, qui est leur principal but, qu'en donnant carriere à leur imagination, & en rempliſſant leurs compoſitions de fixions. Cependant comme les Poëtes ont été les premiers Hiſtoriens, & les premiers Philoſophes qui étudient l'Antiquité, l'on ne ſçauroit ſe diſpenſer d'étudier les anciens Poëtes.

L'imagination qui eſt une faculté moyenne entre la ſimple perception des objets ex-

terieurs par les sens & l'entendement pur, ayant beaucoup plus de force que l'évidence pour émouvoir les passions, & pour nous faire poursuivre avec ardeur ce qui nous est utile, & fuir ce qui nous est nuisible; tout ce qui entre dans nôtre esprit par la voye de l'imagination, y doit faire une impression beaucoup plus vive que le simple raisonnement; & les verités de Morale revêtues de la mesure & des métaphores de la Poësie doivent plus exciter l'attention, que les sentences des Philosophes énuées de ces ornemens.

La difficulté que l'on sent

qu'il y a de bien s'exprimer par mesure & par rimes, fait que l'on est agréablement surpris, lorsque l'on voit quelchose de bien dit d'une maniere difficile.

La Poësie gît dans un arangement mesuré de paroles qui admet des fixions, & des figures plus hardies que celles de l'éloquence.

Le nombre & l'harmonie chatoüillent l'oreille, la fixion flatte l'imagination, & les figures excitent les passions; ainsi un discours mesuré qui présente à l'esprit des idées simples, soit qu'elles soient vrayes ou fausses, s'il est dénüé de figures, d'i-

mages agréables & interreſſantes, n'eſt pas un Poëme.

Ainſi un Diſcours ſententieux, ou une fixion agréable & ingenieuſe, pleine de figures & d'ornemens, mais qui n'étant pas meſurée, ne flatte pas l'amour que les hommes ont pour l'harmonie, n'eſt pas un Poëme.

Puiſque toutes les idées viennent des ſens, ce n'eſt que par force que nous employons les idées abſtraites; nous retombons toûjours dans le goût des idées ſenſibles, & pour nous divertir il nous faut répréſenter les idées abſtraites des paſſions, des vices & des vertus ſous

des perſonnages feints.

La fixion eſt ſi bien du reſſort de la Poëſie, qu'un Poëte péche autant contre les régles de ſon Art, lorſqu'il raporte les évenemens ſimplement comme ils ſont arrivez, qu'un Hiſtorien lorſqu'il les raporte comme ils ont pû être

L'amour que nous avons également pour le vray & pour le merveilleux, fait que les fixions dont on nous amuſe, ne nous plaiſent qu'autant qu'elles renferment le merveilleux accompagné du vrai-ſemblable.

Que ſi l'on veut abandonner le vrai-ſemblable, alors le

merite d'une fixion consiste à s'en éloigner le plus qu'il est possible ; d'où vient que l'on a lû avec empressement tant de contes d'une absurdité monstrueuse.

L'imagination aime à trouver l'harmonie & la cadence dans tout ce que l'on sçait n'être fait que pour nous divertir, comme sont les Comedies, les Fables & les Chansons dont le stile n'a rien de Poëtique.

Il y a des Lecteurs qui veulent être divertis sans peine, & qui réservent leur attention pour les choses sérieuses ; ce sont eux qui ont introduit dans certaines lan-

gues l'usage de loüer un Poëte, en disant qu'il s'exprime si naturellement, que l'on ne sçauroit parler autrement en Prose.

La nécessité d'exprimer sa pensée veut que l'on passe souvent à un homme quelque mot ou quelque phrase irréguliere ; mais que dans de certains Pays les Poëtes, à cause de la contrainte du vers, employent à tout bout de champ, des mots, des phrases & des transpositions qui ne sont point reçûës dans le Discours, c'est ce qu'on n'est nullement obligé de leur pardonner.

C'est en faveur de la me-

ſure & de l'harmonie, que l'on s'accoûtume ſi bien à paſſer aux Poëtes tant de tranſpoſitions, d'improprietés & de fautes contre la Grammaire, que ces fautes échapent quelque fois à la critique la plus ſévere; ce qui ſe fait auſſi ſouvent en faveur de ceux qui écrivent agréablement en Proſe.

Le but de la Poëſie eſt de divertir les hommes qui ne ſont ny Sçavans du premier ordre, ny d'une ignorance craſſe, leſquels aiment à rencontrer l'utile & l'honnête joints à l'agréable.

Ceux qui tirent toutes leurs figures des choſes les

plus communes, & ceux qui les tirent de ce que les Arts, la Fable, & la Philoſophie ont de plus recherché, donnent dans deux extremités également vicieuſes.

Nous ne devons pas chercher dans les Ouvrages de ceux qui nous ont précedé, les régles de ce qui doit plaire ; mais dans la nature de l'homme.

C'eſt un grand préjugé contre un Ouvrage, lorſque les Commentateurs ſont diviſés ſur le but que s'y eſt propoſé ſon Auteur, puiſque c'eſt ce qui doit y être le plus clair.

Les Sçavans après avoir réduit

réduit tous les Ouvrages en vers à de certaines classes, & avoir assigné à chacun de certaines régles, ont déploré le mauvais goût du Siécle, lorsque le Public faisoit accuëil à des ouvrages où ces régles n'étoient point observées.

L'on doit pardonner à un Poëte qui faisant paroître beaucoup de genie, d'invention & de travail, a suivi le mauvais goût du Siécle grossier dans lequel il a vêcu; mais l'on doit toûjours juger d'un Poëme par les régles invariables du bon sens.

L'enthousiasme est une chaleur d'imagination à laquelle on s'abandonne, qui produit

des beautés ou des deffauts, ſelon qu'il eſt bien ou mal réglé.

L'Ode eſt un Poëme court, dans lequel le Poëte eſt tout conduit par ſon genie extrémement harmonieux & compoſé de Stances égales, qui n'eſt fait que pour les gens d'eſprit, d'un ſtile concis & élevé, ſuſceptible de tout ce que la Poëſie a de plus fin & de plus hardy dans les figures & dans les alluſions, que ſa brieveté autoriſe contre la régle de tous les autres Poëmes, à commencer par une eſpece d'enthouſiaſme, pourvû qu'il ſoit ſoutenu juſqu'à la fin.

Un Poëme qui contient dans un petit nombre de vers une instruction déguisée sous l'allegorie d'une action, s'appelle une Fable ; s'il contient quelque centaine de vers, c'est un Poëme Epique.

Le Poëme Epique est un fait décrit de maniere à attacher, à émouvoir & à surprendre les lecteurs : comme le retour d'Ulysse à Itaque, l'établissement d'Enée en Italie, la Prise de Jerusalem, & le Voyage de Thélemaque pour chercher son Pere. Un Poëme Historique peut être excellent sans cette unité d'action.

Il faut donc qu'un Poëte,

pour produire cet effet, ait un grand ſoin de retrancher de ſa narration tout ce qui eſt indifferent, pour ne préſenter à l'eſprit que des choſes dignes d'attention & de curioſité.

Les récits & les autres endroits qui ne contiennent ni paſſions, ni grands ſentimens doivent être ſoutenus par toute la dignité de l'expreſſion & du ſtile le plus travaillé, tandis qu'il faut exprimer naturellement les paſſions & les grands ſentimens.

Le Roman eſt un eſpece de Poëme Epique: celuy qui ne contient que des intrigues d'Amour, eſt tout François,

chez qui seul se trouve le modele d'un commerce aisé & poli entre les deux Sexes.

Dans le parallele que l'on fait de la Peinture avec la Poësie, elles ont ceci de particulier, que l'imitation fait le mérite de la Peinture, & le choix celui de la Poësie.

Une affaire politique conduite par des personnes distinguées dans l'Histoire, ou dans la Fable, est le sujet de la Tragedie, comme quelque fait familier & populaire est celui de la Comédie.

Dans une répresentation que l'on sçait n'être faite que pour divertir, l'on se prête volontiers à la fiction, & mal-

gré la censure des Maîtres de l'Art, on pardonne aisément quelques fautes contre l'unité de lieu & de tems, lorsque ces fautes sont compensées par d'autres agrémens.

Si le but de la Tragedie est d'émouvoir la pitié & l'indignation, il ne faut pas que l'Auditeur s'attende toûjours à voir enfin la Vertu triompher, & le vice puni : & l'Auteur ne se doit pas faire une loy de changer la Tradition, ou la Fable qui en fait le sujet, pour donner lieu à une justice qui ne sçauroit se rencontrer toûjours dans la fiction.

Puisque le visage n'exprime pas moins les passions par la varieté de ses traits, que par

celle de la voix ou du geſte, il eſt ſurprenant que des Nations auſſi polies que l'étoient les Grecs & les Romains, ayent ſouffert que les perſonnes de leurs Théâtres paruſſent toûjours maſquées; puiſque nous voyons que les maſques ne divertiſſent gueres que le petit peuple & les enfans.

Si la Comédie ſe propoſe de divertir l'Audience en tournant en ridicule toute ſorte de défauts, elle y a ſouvent réuſſi; mais je n'ay jamais connu perſonne qui en ſoit revenu plus homme de bien.

L'Eglogue, ou l'Idylle Paſ-

torale eſt un Poëme compoſé d'un ſtile pur, harmonieux & fleury, où ſous les noms de Bergers, & ſous des images champêtres, on peut décrire l'état & les ſentimens les plus relevés.

La Comédie étant une image de la vie civile, un homme qui a de l'éducation, un bon eſprit, & l'uſage du monde, peut juger de la juſteſſe, ou de la fauſſeté des caracteres des Perſonnages de la Comedie : mais où doit-il aller pour juger de ceux de la Tragedie ou de l'Eglogue?

Les hommes ſe propoſant tous dans leurs travaux une vie tranquille que leurs paſ-

sions les empêchent d'embraſſer, lorſqu'elle ſe préſente à eux, ils aiment auſſi tous la deſcription d'une vie tranquille & champêtre qui fait le ſujet de l'Eglogue, pourvû que cette deſcription ne ſoit pas d'une ruſticité à choquer les idées de délicateſſe & de politeſſe, qui leur ſont devenues comme naturelles par l'éducation & la coûtume.

Tous les plaiſirs de la Cour & de la Ville étant des plaiſirs pénibles & contraints, il eſt plus naturel de mettre la ſcene d'une vie tranquille à la Campagne, parmy les Brebis & les Chévres, comme font les faiſeurs d'E-

glogues, que dans les Villes.

Lorſque l'on introduit un Berger, il faut prendre garde que ce n'eſt pas un eſprit cultivé & à réflexion, mais un eſprit uniquement ſenſible aux faits dont il rapporte ſouvent d'une maniere courte & peu liée, des circonſtances dont des perſonnes inſtruites ſont peu frapées, & qui ſans jamais avoir tiré de conſéquences generales, expriment ſimplement ce qu'il ſent: on y joint tout au plus quelques comparaiſons, ou quelques Proverbes.

L'Epigrame eſt un petit Poëme ſuſceptible de toute ſorte de ſujets, qui doit finir par une penſée vive nette & ſujette.

L'Epigrame qui eſt un petit Poëme ſuſceptible de toutes ſortes de Sujets; les Chanſons & les autres petites Piéces de Poëſie qui ſont de même goût, ſont les ſeuls qui admettent les jeux de mots, les pointes, les antithéſes, les nouveaux tours, les Parodies, les Anagrames & les comparaiſons de choſes dont les raports ne ſont que fort ſuperficiels ou accidentels, & autres petites beautez.

Quelqu'un a donné une recette pour faire un Poëme Epique: un homme avec un genie médiocre & un grand travail peut en ſuivant de certaines régles faire un Poëme

Epique, ou un Opera, ſans autre défaut que celuy d'ennuyer : mais une bonne Epigrame, ou un bon Vaudeville ſont un pur effet du genie, ſans le ſecours d'aucunes régles.

L'imagination de chaque particulier eſt une eſpece de lunette qui répréſente les objets un peu differens de ce qu'ils paroiſſent aux autres. Un homme ne ſçauroit raporter une choſe ſans l'alterer un peu par quelque mélange de ce tour particulier d'imagination. Un Valet qui raporte ce qu'il a oüy dans une converſation polie, & un Pédant qui applique les beaux paſſages des

Auteurs classiques, les ternissent par ce tour particulier qu'ils leur donnent.

Comme on a vû d'habiles Peintres qui n'ont jamais pû tirer de certains visages, & de bons Poëtes qui n'ont jamais réussi dans de certains genres de Poësie; il y a aussi de certains Auteurs qui ne peuvent être bien entendus que par ceux dont la conversation seroit convenue avec la leur, s'ils s'étoient fréquentez.

PENSE'ES PHILOSOPHIQUES.

LE genie Philoſophique & l'eſprit Philoſophique, ſont deux choſes differentes : l'un eſt un don de la Nature, l'autre eſt le fruit de l'Art & du travail.

Le premier ſert à acquérir avec plus de ſuccès les connoiſſances Philoſophiques, le ſecond à les employer avec plus de ſageſſe.

Le but & le prix de l'étude de la Philoſophie, c'eſt l'eſprit Philoſophique : c'eſt-à-dire,

un bon esprit, un esprit qui aime souverainement la Vérité, l'Equité, la Justice, la Paix & la Pieté, dont il est religieux observateur ; c'est la Pierre Philosophale.

Le Temperament, les Passions, les Préjugés, l'Education, la Coûtume, la Fortune, sont des aydes, ou des obstacles au bon esprit.

L'esprit Philosophique est produit & entretenu par la Philosophie, c'est-à-dire, par cette Science, qui en donnant des préceptes pour bien penser, avec une connoissance de Dieu & des choses naturelles proportionnées à la capacité de chacun, & à la

nature de chaque choſe, nous enſeigne le moyen d'arriver à la Vertu & au bonheur.

La Philoſophie éclaire & enrichit l'eſprit par une juſte expoſition des choſes corporelles & incorporelles, & par la conſideration de toutes les manieres dont ces choſes nous frapent & nous émouvent; elle le dreſſe & conduit par le moyen des régles néceſſaires pour bien penſer, bien parler & bien vivre; elle l'étend & éleve par ſes differentes recherches; elle l'anime & le fortifie par de fréquentes diſputes; elle le polit & l'aiguiſe par toutes ſortes d'exercices; & par tou-

tes ces choſes, elle le dégage & le perfectionne.

Le Philoſophe, c'eſt-à-dire, un homme verſé dans la Philoſophie & qui a l'eſprit Philoſophique, eſt dégagé des préjugés & maître de ſes Paſſions, accoûtumé à conſiderer les choſes avec attention, à les peſer mûrement, à juger ſans paſſion, à tirer des conſéquences avec diſcernement, à diſpoſer ſes penſées avec juſteſſe & avec ordre.

Exercé à penſer, à parler & à vivre ſelon les régles, il faut douter, examiner, ſçavoir & ignorer.

Le Philoſophe s'éforce,

autant que le permet la foibleſſe humaine, de connoître l'origine des choſes, leurs élémens, leurs raports, leurs différences, leurs uſages, les voyes & les principes des ſciences, la ſource & le remede de l'erreur & du vice, les empêchemens & les ſecours de la Vertu & du bonheur, & le but, les fondemens & les liens de la vie & de la ſocieté humaine.

Par le moyen de toutes ces choſes, il ſe trouve plus propre à la recherche de toutes ſortes de veritez, à découvrir les préjugés, à combattre l'erreur, à émouvoir & à calmer les Paſſions, à inſinuer la

Vertu, à détruire le vice, à établir de bonnes Loix, à examiner les choſes, les faits & les perſonnes, à former des deſſeins, à pénetrer ſes penſées avec clarté & avec juſteſſe, à interpreter fidellement & judicieuſement les écrits, tant Sacrés que Prophanes, à terminer avec ſageſſe & avec douceur toutes les diſputes, & s'acquitter heureuſement de toutes ſortes de devoirs & d'emplois.

Le Philoſophe recherche ſoigneuſement la Verité ; il en fait volontiers part aux autres, mais avec prudence, & la reçoit agréablement, & avec connoiſſance, de la

main même de ſes ennemis.

Quoique plus fort en raiſons qu'en citations, il eſt plus propre que d'autres à acquerir la veritable érudition. Il eſt prompt à enſeigner, mais plus prompt à apprendre; il apprend comme pour enſeigner, & enſeigne comme voulant apprendre.

En vieilliſſant il apprend, il déſaprend, il devient plus docile, & enfin ce qu'il ſçait; c'eſt qu'il ſçait fort peu de choſes.

S'il rougit, ce n'eſt point de ſon ignorance, mais de ſa négligence.

Il eſt de toutes Sectes, & n'eſt d'aucunes; il ne domine

point ſur les ſentimens d'autrui, & ne laiſſe perſonne dominer ſur les ſiens, excepté ſur la Religion. Plus déſireux de verité que de gloire, il ne diſpute point pour triompher, mais pour faire triompher la Verité, & regarde comme une victoire d'être vaincu. S'il penſe comme peu de gens, ce n'eſt point par ce qu'ils ſont peu, c'eſt que peu penſent bien. Il parle comme la multitude, non parce que c'eſt la multitude, mais parce que dans les diſcours, & dans la conduite, il faut s'accorder à la multitude & à l'uſage ſans bleſſer la Verité ni la Vertu. Il ne déguiſe

point pour ne point tromper ; il se tait de crainte de choquer. Equitable estimateur des choses, il n'exagere, ni n'extenuë ; il veille sur lui-même pour être toûjours en effet ce qu'il veut toûjours être en apparence, & pour n'être en aucun sens ce qu'il ne voudroit jamais paroître. S'aimant plus, & se connoissant mieux qu'il n'aime & ne connoît les autres, il est juge plus severe pour soy que pour autruy. L'équité lui fait juger des autres par lui-même, & la Prudence de lui par les autres. Pour ne pas écarter les avis qu'on pourroit lui donner à propos, il reçoit ceux qu'on

lui donneroit à contre-temps; l'opposition qu'il trouve à ses sentimens lui donne lieu de s'exercer, & de s'instruire, bien loin de s'en offencer. S'il doute, ce n'est point pour douter, c'est pour mieux connoître ce qui est douteux; il croit pouvoir se défier des préventions & des passions d'autrui, comme il se défie des siennes propres. Il ne met point l'esprit à dire ce qui ne peut-être entendu sans beaucoup d'esprit. Il ne juge des choses que proportionément à ce qu'il en conçoit, sans se payer de mots, & sans vouloir en payer les autres.

Le Philosophe dit plus sou-

vent, cela me paroît ainſi, qu'il ne dit, cela eſt ainſi.

L'on juge de la Philoſophie par les diſcours, & du Philoſophe par les mœurs.

C'eſt une vaine Philoſophie que celle qui ne nous rend ni plus judicieux, ni plus vertueux, ni plus heureux, ni plus zelés pour le bonheur des autres.

La vraye Philoſophie nous affranchit des préjugés & des opinions populaires, & rétabliſſant la raiſon dans ſes juſtes devoirs, nous met en état de reconnoître nos erreurs & celles de nos Maîtres.

Le droit de mépriſer la Philoſophie doit coûter le ſoin

& la peine de l'étudier.

Le vulgaire eſt ordinairement l'Antipode des Philoſophes.

Ce n'eſt point la condition qui met au rang du vulgaire, c'eſt un certain tour d'eſprit commun à toutes ſortes de conditions. Eſtre paſſioné, crédule, précipité, opiniâtre, amateur du merveilleux, admirateur de l'Antiquité, reſpecter les erreurs, mépriſer la Verité toute nuë, ne voir que par les yeux d'autruy, juger du mérite par la Fortune, décider de la Vérité & de la Juſtice par ſon utilité particuliére, par les préventions de l'Enfance, ſur

l'authorité de ſes Maîtres, par le bruit & par l'exemple de la multitude, prendre de grands mots pour de grandes choſes, le grand parleur pour le Sçavant, le Docteur pour l'homme docte, l'opiniâtreté pour fermeté, l'emportement & la colere pour le vray zéle, la ſoumiſſion aveugle pour raiſon & pour modeſtie, la ſuperſtition pour ſolide Pieté, la docilité pour la légereté, la modeſtie & la retenuë pour timidité & pour ignorance, la modération & la douceur pour indifférence & pour tiédeur, la liberté d'examiner pour orgüeil & pour licence: ce ſont les principaux caracteres de

l'esprit Anti-philosophique, ou vulgaire.

La raison dont tous les hommes se piquent, que plusieurs combattent, que la plûpart abandonnent, & que peu de gens connoissent, étant cultivée par la Philosophie, est l'arbitre commun & suprême de toutes sortes de disputes au sujet du vray, du faux, du bien, du mal, de ce qui est juste ou injuste.

Dieu a donné à l'homme la raison & le sens, non pour pénetrer le fond des choses, mais pour bien discerner celles qui lui sont utiles.

C'est s'arracher les yeux que d'asservir sa raison à qui

que ce ſoit ; on ne parle pas de la Religion : c'eſt abuſer de la raiſon que de n'en pas uſer.

Le bon uſage de la raiſon eſt la meſure du merite & de la loüange. L'uſage que l'homme fait de ſa raiſon le met au-deſſus de l'homme & au-deſſous de la bête.

Si la raiſon eſt corrompuë, tous nos raiſonnemens le ſont auſſi. C'eſt à la raiſon de chacun à ſe preſcrire des régles & des bornes. La raiſon ne connoît bien ſes forces qu'après avoir tenté au-delà.

La Vérité qui eſt la conformité de nos jugemens avec les choſes, eſt le but de l'étu-

de & de la Philoſophie, le fruit du travail & de la vigilance.

Quelquesfois un préſent du hazard eſt le plus ſûr chemin de la Vertu & du bonheur.

C'eſt chercher Dieu que de chercher la Vérité ; qui n'a pas recherché la Vérité, n'a pas vêcu en homme, c'eſt un bonheur de rencontrer la Vérité par hazard, c'eſt un merite de la trouver par ſes recherches : qui ne l'a pas recherchée par dégré & avec ſes propres yeux, peut être, non pas certain, mais opiniâtre.

Aimer ſincerément la Vé-

rité, ſe dépoüiller de ſes préjugés, ſe ſervir bien & librement des raiſons, obſerver exactement les choſes & les circonſtances, ce ſont les propres dégrés de la Vérité.

Souvent il eſt plus utile de chercher la Vérité que de la trouver. Voicy le ſouverain & le divin caractére de la Vérité. Nous devons tenir pour vray tout ce qui nous paroît indubitablement vray, lorſqu'étant exercés dans l'art de penſer, nous l'avons examiné avec ſincerité, avec attention & avec ordre.

Les choſes Morales & Hiſtoriques ont une évidence preſqu'égale à celle des Mathématiques.

Tout paroît uni, clair & facile à ceux qui s'arrêtent à l'écorce & à l'apparence.

Lorsque le clair & l'obscur, le certain & l'incertain, se trouvent en un même sujet, l'on ne doit embrasser, ni rejetter l'un pour l'autre.

Des traces profondes du cerveau contrefont l'évidence : souvent la vrai-semblance est prise pour la vérité. Il y a plusieurs dégrés de vrai-semblance, mais non pas de vérité.

L'antiquité, la nouveauté des opinions, le nombre, la forme, les titres des maîtres & des disciples, ce sont des appuis communs à la vérité, & à l'erreur, des marques de

vrai-ſemblance, & non pas de verité; des motifs d'examen, & non pas des fondemens de certitudes.

Le vrai eſprit fort n'eſt pas celui qui rejette les opinions populaires, mais qui s'attache aux fortes raiſons qu'il y a de les rejetter.

L'autorité marque ce qui ſe dit, & ce qui ſe croit; la coûtume indique ce qui ſe fait; la raiſon enſeigne ce qu'il faut croire, ce qui ſe doit dire, & ce qui ſe doit faire.

Croire ſans avoir Philoſophiquement raiſonné, examiné les choſes, & les perſonnes, ce n'eſt point croire; c'eſt croire que telles ou telles cho-

ſes ſont crues, & peuvent l'être, & c'eſt pour ainſi dire croire que l'on croit.

Un Philoſophe qui médite ſeul & tranquillement, eſt plus en état de trouver la vérité, qu'une aſſemblée de diſputeurs d'un eſprit & d'un cœur ſervile.

Ce n'eſt point en décidant qu'on ſe montre Sçavant, c'eſt en démontrant; car ce qui fait donner le nom de Docte & de Docteur, ce n'eſt pas de ſçavoir la vérité, mais de ſçavoir bien, & bien parler de ce qui paſſe pour vérité.

Il faut ſuivre ceux qui nous ont devancés, ſi l'on croit par conviction qu'ils ayent pris le droit chemin.

Plus le monde eſt ancien, moins il a d'âge & d'expérience ; plus il eſt moderne, c'eſt-à-dire, plus il eſt proche de nous, plus il eſt âgé & expérimenté.

Les préjugés, ce ſont toutes ſortes d'opinions temerairement conçûës, ou reçûës dans l'enfance, & celles qu'on a bâtis deſſus.

La précipitation cauſe les préjugés, & preſque toûjours quelque erreur les entretient.

La contagion des préjugés inévitable à l'enfance foible & crédule, eſt extrémement opiniâtre; tous la condamnent, peu la connoiſſent, moins encore l'attaquent, très peu s'en

défont, & nul sans la Philosophie ne peut s'en garentir parfaitement.

La prévention n'ayant point de principes, reçoit sans régles & sans examen, en un lieu & dans un tems, ce qu'elle rejette dans l'autre.

Souvent les préjugés sont plus enracinés, plus cachés, & plus puissans que les vices.

Les Gens de Lettres avancés en âge, & non Philosophes, s'attachent à leurs préjugés par plus de motifs que les jeunes.

Connoître ses préjugés, c'est le premier pas des sciences; s'en dépoüiller, c'est en abréger le chemin.

Mieux on connoît les préjugés, plus on a de raiſon d'examiner.

Il n'y a ni examen, ni évidence, ni ſcience qu'après avoir douté en Philoſophe.

Il n'y a que le doute, & l'examen, qui nous donnent le droit d'affirmer, ou de nier.

C'eſt folie que de prétendre qu'on ne peut ſe tromper, s'il eſt ſi naturel, & ſi ordinaire à l'homme de tomber dans l'erreur.

Il dépend de nous d'éviter l'erreur, en ſuſpendant nôtre jugement.

Celui qui ſe trompe en cherchant la vérité, paroît plus ſage que celui qui la trouve ſans la chercher. Les

Les disputes aident à découvrir la verité.

Ne nous plaignons point d'être odieux aux gens qui nous le sont, parce qu'ils ne pensent pas comme nous.

Punir un homme pour n'être pas de nôtre sentiment, c'est donner contre nous-mêmes un exemple à un adversaire plus fort que nous.

Les accusations d'erreur, d'opiniâtreté, d'orgüeil, de nouveauté, de singularité, sont des récriminations vulgaires, où l'on a le même droit de part & d'autre.

C'est aller contre l'équité & le bon sens, que de témoigner plus de chaleur contre

ceux que nous croyons qui penſent mal, que contre ceux qui vivent mal.

On connoît le mal, & on le ſuit avec plaiſir, mais il n'en eſt pas de même de l'erreur.

Dans celui qui ſe trompe, c'eſt moins l'erreur qu'il faut blâmer, que la négligence, ou l'opiniâtreté qui n'eſt guerres connuë que de Dieu.

L'erreur qui nous empêche de ſouffrir les ſentimens contraires aux nôtres, eſt une erreur auſſi opiniâtre que pernicieuſe.

Sous le nom & le maſque de la vérité, l'erreur s'arroge des droits que la verité rejette avec horreur.

L'erreur emprunte de l'imagination, & des passions, par son humeur impetueuse & turbulente; mais la vérité tire de l'intelligence & de la raison, son esprit de douceur & de paix.

L'erreur & le préjugé ont plus de force pour émouvoir le commun des hommes, que des vérités bien claires.

C'est violer le droit de la nature & s'opposer à la vérité, que d'ôter la liberté de penser & celle de parler modestement.

Nous ne sommes maîtres ni de nos sentimens, ni de ceux d'autrui.

Il répugneroit que Dieu

Universitas
BIBLIOTHECA

même nous ordonnât de penſer le contraire de ce que nous ſçavons certainement.

Ceux qui enſeignent, peuvent ſans injuſtice être ſoupçonnés de trahir, ou de cacher leurs ſentimens, comme auſſi d'ignorer ſouvent, ou de traveſtir celui de leurs adverſaires.

Faire profeſſion de penſer au gré d'un autre, c'eſt tromper, ou ſe tromper.

Nous ſommes bien moins aſſurés de la ſincerité & de l'attention des autres, dans l'examen, que de la nôtre propre.

Une vérité n'eſt point oppoſée à l'autre.

L'erreur ne prescrit point contre la vérité.

C'est une grande science que de sçavoir ignorer.

Sans art & sans docilité, on ne sçauroit enseigner, ny apprendre parfaitement la vérité.

La vérité n'a qu'une seule face, mais l'erreur en a plusieurs.

L'on raisonne avec plus facilité & d'assurance, lors qu'on a appris par le moyen de la Logique à se bien servir de sa raison.

En distinguant bien les differentes significations des mots, l'on éclaircit les idées, l'on facilite les définitions &

l'on réſout quantité de difficultés & de ſophiſmes.

Le diſcours figuré n'eſt point obſcur, quand on y eſt accoûtumé.

Il y a plus de ſubtilité que d'utilité dans l'art vulgaire des ſillogiſmes.

Ce ſont les paſſions, les préjugés, les équivoques & la précipitation, qui nous jettent le plus ſouvent dans de faux raiſonnemens.

Les argumens tirez de ce qui peut rendre odieux un adverſaire, ſont indignes d'un Philoſophe: ils rendent l'adverſaire odieux au menu Peuple, mais ils ne montrent point aux gens ſenſés la fauſſeté d'un ſentiment.

Si à peine pouvons-nous réſoudre l'infiniéme partie des queſtions qui regardent les choſes finies, pourquoi entreprendre de pénetrer toutes celles qui roulent ſur l'infini. Quand il s'agit de l'infini la retenue du Philoſophe ne brille pas moins que ſa ſubtilité.

L'eſprit eſt une ſubſtance ſans étenduë & immortelle; ce qu'elle a d'eſſentiel qui nous eſt connu, c'eſt la faculté de penſer.

L'union de l'ame & du corps, eſt un ouvrage divin & inexplicable.

Notre corps s'émeut par la volonté de Dieu, & ſuivant la

volonté de nôtre ame.

L'eſprit ſe connoît, ſe ſent lui-même, & ſent qu'il eſt different de ſon corps.

L'eſprit ſe conduit lui-même en réglant ſes penſées, & gouverne le corps en modérant ſes déſirs.

Les préjugés & les paſſions déreglées, c'eſt ce qui reſſerre, affoiblit & corrompt l'eſprit.

La ſageſſe au contraire & la vertu le guériſſent, le fortifient, l'étendent ſans qu'il ait beſoin de connoître parfaitement ce qu'il eſt.

La diverſité du ſexe n'emporte point celle de l'eſprit: ſouvent c'eſt le temperamment, & le plus ſouvent c'eſt

l'éducation qui font la difference des esprits.

La Philosophie recherche, distingue & arange nos idées, mais elle n'explique point ce qu'elles sont en elles-mêmes; toutes nos idées tirent leur origine de l'experience, ou de la réflexion.

Tous les raisonnemens sont vains & sans force contre ce que nous sentons.

Les sens ne nous trompent que lors que nous ne sommes pas sur nos gardes.

Les sens nous répresentent les objets, comme la nature le demande.

Le témoignage des sens, est un témoignage divin.

Nous conçevons beaucoup de choſes, que nous n'imaginons pas; mais nous n'imaginons rien que nous n'ayons auparavant apperçu par les ſens.

Souvent ce qui échape aux ſens, échape auſſi à l'eſprit & le jette dans l'illuſion.

La chaleur & la couleur, ne ſont pas en nous ce qu'elles ſont dans les objets.

La principale connoiſſance d'un Philoſophe après celle de Dieu, c'eſt celle de ſoi-même.

Nous ſommes trop près de nous-mêmes pour nous bien connoître, & nous ſommes trop éloignés des autres pour les connoître parfaitement;

il n'y a que la Philosophie qui puisse établir les justes proportions.

Nous sommes en état de connoître les autres choses à proportion de ce que nous nous connoissons nous-mêmes.

C'est par une longue & profonde étude de soi-même que l'on commence à découvrir l'important secret d'exciter & d'apaiser les Passions.

La Physique ou la science qui compose l'assemblage des corps naturels, est une démonstration continuelle d'une Puissance & d'une Sagesse infinie; elle délivre notre esprit de divers préjugés, & enrichit tous les jours la so-

cieté par ſes découvertes.

Les experiences ſont les aiguillons de nos recherches, les commencemens de la Science, les fondemens des Syſtêmes, & ſont beaucoup plus certaines que les raiſonnemens.

On ne trouve qu'énigmes dans l'Homme & dans l'Univers : la fiévre & l'Aimant ſont des énigmes, leurs Phénoménes ou leurs effets, en ſont les caracteres.

La nature ou la cauſe cachée des Phénoménes, c'eſt le Syſtême, ou le mot que l'on cherche pour les expliquer.

Plus le mot de l'énigme

eſt

eſt clair, ſimple & entendu, plus il plaît par ſa convenance.

Découvrir au juſte la groſſeur, la figure, la ſituation ou l'arrangement, le repos ou le mouvement des parties inſenſibles des corps, par exemple de l'Aimant, c'eſt trouver le mot de l'énigme.

Plus les Phénoménes ſont merveilleux, plus ils demandent de précautions pour être reçûs.

Tous les differens Syſtêmes des Anciens & des Modernes, en exerçant l'eſprit, font voir l'obſcurité de la Nature, & ſont plus propres à moderer nôtre curioſité qu'à la remplir.

Celui-là ne prononce qu'à la legere ſur l'obſcurité de la nature, qui n'a pas eſſayé d'en pénetrer les myſteres; il n'eſt pourtant pas inutile de l'avoir recherché.

Nous découvrons nos propres forces, & celle de la Nature, en tâchant de l'aprofondir.

L'uſage ordinaire des choſes, n'en demande point une parfaite & profonde connoiſſance.

Plus le fond des choſes eſt caché, & moins il paroît néceſſaire de le connoître, pour la conduite de la vie, & pour le bonheur.

Dans l'explication de la

nature, il eſt plus aiſé d'attaquer, que de deffendre.

Juſqu'à préſent les Phyſiciens ont recherché inutilement un Syſtême univerſel & parfait.

Le Syſtême Aſtronomique de Copernic eſt le très-vraiſemblable.

On ne ſçauroit déterminer ou les limites, ou la figure de l'Univers.

C'eſt une grande vanité de dire que l'Univers n'a été fait que pour la Terre & pour l'Homme.

Il ſe peut faire que les Aſtres qui paroiſſent les plus petits, ſoient en effet les plus grands.

La matiere, la masse, & la situation du Soleil & de la Terre, nous font voir la fixité du premier, & le mouvement de l'autre.

La Terre paroît placée au centre du Monde sans y être.

La situation & le mouvement de la Terre, conviennent parfaitement avec sa fin.

L'on voit que le flus de la Mer dépend de la Lune, mais on ne voit pas comment.

L'Art travaille & contrefait les métaux, la Nature seule les produit.

L'Aimant est plus excellent que l'Or & les Diamans.

De ce que l'Air est pesant, prouve qu'il est leger.

Il ne paroît pas que la matiere qui eſt le premier principe interieur des corps, ſouffre ni diminution ni augmentation.

Il n'y a pas moins de matiere dans un vaiſſeau vuide, que dans un vaiſſeau plein.

Nous ne connoiſſons la grandeur abſoluë d'aucune choſe.

Il n'y a rien de ſi petit qui ne puiſſe décroître, ni rien de ſi grand qui ne puiſſe augmenter.

L'on a raiſon de douter ſi tous les hommes voyent le même objet ſous la même grandeur & ſous les mêmes couleurs.

Le mouvement eſt l'ame du monde & des vivans, la force des corps, la cauſe de tous leurs changemens, & fait la liaiſon de l'eſprit & du corps.

Sans le mouvement, rien ne ſe fait hors de nous, ſur nous, en nous, & par nous, & rien n'eſt connu de nous, pas même le repos : cependant l'on ne conçoit pas ce que c'eſt que la force de mouvoir, ni ce qui ſe paſſe des choſes à nous, ni de nous aux choſes dans le mouvement.

Pour démontrer que de certains Eſtres ſont de pures machines, avant toutes choſes, il en faudroit rendre

ſenſible toute la ſtructure & toute l'œconomie.

Le Ciel ne nous apprend rien de la bonne, ni de la mauvaiſe fortune ; mais les ſuppoſitions des Aſtrologues, peuvent quelquefois conduire à l'une ou à l'autre.

Les Eclipſes & les Commettes n'épouvantent que le vulgaire.

Le Tonnere peut nous effrayer ſans être fait à ce deſſein.

Les Monſtres ne prédiſent rien, ils nous apprennent ſimplement que la Nature s'eſt écartée de ſa route par la rencontre de quelque obſtacle, que ſes propres Loix lui preſcrivent.

Il y a plus de certitude, & plus d'avantage à ſçavoir ce que la Logique & la Morale enſeignent pour nous conduire, l'une à la Verité, & l'autre à la Vertu, que de ſçavoir diſcourir des myſteres de la Nature.

La Morale qui nous enſeigne nos devoirs & qui régle nos actions, pour arriver au bonheur, eſt ſans contredit la ſcience la plus importante.

L'exemple & la pratique, donnent du jour & de la force aux Préceptes de la Morale.

L'ignorance, le préjugé, l'erreur, la paſſion, quatre ſources de tout le déreglement des mœurs.

Nul ne peut paſſer pour heureux qu'après ſa mort.

Il faut que le bonheur ſoit éternel pour être parfait, & ce bonheur ne peut venir que de Dieu, & qu'à ceux qui pratiquent la Pieté & la Juſtice.

Le plus grand bien qu'on puiſſe poſſeder ſur la Terre, c'eſt la joye qui eſt le fruit d'une bonne & droite conſcience & qui convient à toutes ſortes de conditions.

Lorſqu'on ſuit ſa conſcience, quoyqu'errante, on eſt loüable de ſuivre ſon guide; & l'on n'eſt blamable, ni excuſable de la ſuivre dans ſon égarement.

La Regle de la conſcience, c'eſt ce qu'on appelle le Juſte, entre lequel & l'injuſte, il y a une réelle difference.

On appelle le juſte, tout devoir qui étant agréable à Dieu, & par conſéquent utile aux hommes, nous eſt préſent par la droite raiſon, comme tenant la place de Dieu.

La Loy eſt la regle du devoir, & le devoir ſe meſure par le pouvoir de la ſuivre.

La Sageſſe & l'utilité de la Loy, nous engagent à l'obſerver par prudence.

Le droit & la puiſſance du Legiſlateur, nous y obligent par devoir.

Rien n'eſt plus injuſte

qu'une juſtice trop exacte & trop rigoureuſe.

Conſiderant les perſonnes & les circonſtances, l'équité adoucit la ſeverité de la Loy.

La vrai-ſemblance ſuffit pour le commerce de la vie & pour l'uſage des choſes, mais non pas quand il s'agit de droiture, d'équité & de juſtice.

Le même penchant qui nous porte invinciblement au bonheur, nous pouſſe auſſi vers la verité & vers le bien, & nous éloigne de l'erreur & du mal.

La faculté de choiſir, qui eſt la ſource de la loüange ou du blâme, a été donnée à

l'homme pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre aux premieres apparences du vrai, du faux, du bien, du mal, du juſte, de l'injuſte. L'homme eſt libre autant qu'il en eſt beſoin lorſqu'il ſçait ſuſpendre ſon jugement & ſes actions, pour ſe délivrer de ce qui l'empêche de faire un bon choix.

Nous ne ſuivons l'erreur & le mal, que ſous quelque fauſſe apparence qui nous attire.

L'amour propre reglé, ou le déſir & le ſoin innocent de nous conſerver & de nous perfectionner, c'eſt le premier fruit de la connoiſſance de nous-mêmes, l'ouvrage des

Préceptes moreaux, le but de toutes les Loix, la mesure des plaisirs & des vertus.

Tout ce qui nous est vraïment utile, sans nuire aux autres, est bon & licite.

Le Philosophe travail le non pas à se dépoüiller de ses passions, mais à les moderer.

C'est en broüillant le sang, le cerveau, le jugement, que les passions broüillent le monde.

L'on est le maître, ou l'esclave de ses passions.

Les passions ne sont ni si fréquentes, ni si fortes, dans ceux qui connoissent la juste valeur des choses.

La vertu c'est la force de

moderer nos passions & de nous acquitter de nos devoirs constamment & avec lumiere.

La vertu, la mere & compagne du bonheur, ne s'acquiert que par la connoissance & la pratique des préceptes de la morale.

La vertu est à elle-même, sa premiere & sa plus assurée récompense.

Le mérite, c'est de faire ce que l'on doit & en la maniere qu'on le doit.

Une action honnête, ou vertueuse, c'est celle qui étant conforme à la raison, à la regle, au devoir, nous rend digne d'estime & d'honneur.

Les maximes de morale, ne se prenent pas à la rigueur.

Le milieu de la vertu ſe détermine, n'ont point par le compas d'un Géometre, mais par le jugement d'un homme prudent.

En faiſant trop peu de cas de ſoi-même, on ne pêche pas moins contre la juſtice, qu'en s'eſtimant plus qu'on ne doit.

La modeſtie fait le luſtre des préſens de la fortune & des dons de la nature, & des plus belles qualités, que l'étude, ou l'art peuvent nous procurer.

De toutes les offenſes qu'on fait à l'homme, le mépris eſt celle qu'il reſſent le plus vivement.

Mieux on connoît les hommes, moins on reſſent leurs mépris.

Plus un homme ſe connoît, moins il ſe porte à mépriſer les autres.

Nous donnons droit de nous mépriſer, à ceux que nous mépriſons injuſtement.

Ce n'eſt pas la condition qui doit rendre mépriſable, c'eſt la maniere de nous produire.

La haine, la colere, l'envie, attaquent & troublent les autres, à proportion de ce qu'elles nous agitent & nous troublent les premiers.

Le médiſant, le vindicatif & l'ingrat donnent des leçons

& des exemples contre eux-mêmes.

Le menſonge eſt condamné par ceux-mêmes qui aiment le plus à mentir.

Il y a plus de force & d'avantage à ſe vaincre ſoi-même, qu'à vaincre les autres ; & moins à faire une injure qu'à la ſupporter.

Sçavoir ſouffrir & ſe retenir, ſont les deux plus grandes preuves du vrai courage.

L'homme de bien, fait par bonté & bien, ce qui eſt bon.

L'homme juſte, fait par un principe de juſtice ce qui eſt juſte.

Une mauvaiſe fin rend l'action mauvaiſe, mais une

bonne fin ne la rend pas toûjours bonne.

Le but de nos deſſeins, eſt dû à la juſtice ; les meſures, à la prudence ; les efforts au vrai courage ; la modération, à la temperance ; le ſuccès, ordinairement au hazard.

En fait de mœurs, ſouvent l'apparence ſert ou nuit autant que la réalité, & il eſt rare qu'elle ſe ſoutienne long-tems ſans cet appui.

Les premier & les vrais biens de l'homme, ne ſont un mal pour perſonne, & ſont véritablement à nous.

La ſcience & la vertu, ſont des biens qui s'accroiſſent en ſe communiquant.

Les principales richeſſes ſont celles que le Philoſophe porte avec ſoi, quoique ſans biens.

Entre les mains d'un Philoſophe, les biens de la fortune ſont les aides, les ornemens & les inſtrumens de la vertu.

Qui a peu, & qui s'en contente, eſt plus heureux, que qui a beaucoup & en a beſoin.

L'on vit en ſanté & en paix, l'orſqu'on vit ſans excès & ſans ambition.

On vit plus tranquillement, & l'on juge plus ſainement des divers états de la vie, quand on conſidere non pas ſimplement comme on s'y conduit, mais comme on doit s'y

conduire, & que l'on contrepeſe les avantages & les déſavantages qui ſi trouvent.

C'eſt vivre en homme ſage, que de quitter ſes préjugés, moderer ſes paſſions, ſuivre les lumieres de la raiſon, & les regles de la conſcience.

Toute ſorte de bien cauſe du plaiſir par le ſouvenir, par la joüiſſance, ou par l'eſperance.

Le ſage ſe reconnoît au choix, à la recherche, & à l'uſage des plaiſirs.

C'eſt la ſageſſe, ou l'alliage de la ſcience & de la vertu; qui fait la véritable nobleſſe qui eſt à nous en propre.

Les hommes doivent ſur-

paſſer les femmes en ſageſſe & en vertu.

Il eſt auſſi utile aux hommes, que les femmes ayent de la pudeur, qu'il eſt glorieux aux femmes d'en avoir.

La fréquentation ſage & honnête des femmes, adoucit les mœurs des hommes, aiguiſe l'eſprit & rend la Philoſophie plus polie & plus aimable.

Qui ſe corrompt parmi les femmes, doit s'en prendre à lui-même.

Tout en iroit mieux ſi l'un & l'autre ſexe apprenoit l'art de penſer, de parler & de vivre.

Ce n'eſt pas un malheur

pour les femmes, non plus que pour la plûpart des hommes, de n'avoir part ni aux emplois publics, ni aux ſciences, non néceſſaires à tous.

La bonne conduite des familles demande & fait voir autant de vertus, que le gouvernement ordinaire des états.

Le devoir des enfans, eſt un retour & une dette fondée ſur le devoir & ſur les bienfaits des peres & meres.

Lorſque le pere & la mere s'acquittent chacun de leurs devoirs, l'obligation & le devoir des enfans, eſt également reciproque envers l'un & envers l'autre.

Pour ſe faire au goût de

tout le monde, il faut rendre à chacun, ce qu'il a droit d'exiger de nous.

L'amour se paye par l'amour, l'honneur par l'honneur, les services par les services, les bienfaits par une juste reconnoissance.

L'amitié nous rend égaux, si nous ne le sommes pas déja.

La crainte ou le récit des superstitions magiques, les entretiennent & les fortifient; le mépris & le silence, les dissipent & les détruisent.

Si la trop grande crédulité des Peuples à l'égard des magiciens & des sorciers, est digne de risée, la cruauté de ces derniers est digne de châtiment.

Ordinairement le remede le plus propre pour les prétendus poſſedez, c'eſt de leur guérir l'eſprit par le cerveau.

Plus on voit de Philoſophes, moins on trouve de poſſedez & de magiciens.

Le meilleur gouvernement, c'eſt celui où chacun, ſelon ſon goût, trouve moins d'inconveniens, & plus d'avantages.

Heureux l'état dont les Chefs, ayant l'eſprit Philoſophique, favoriſent ceux qui s'éforcent de l'acquerir.

Les Arts, les Sciences, les Etats ſuivent le ſort de la Philoſophie.

Les Gens ſans études & ſans

lettres

lettres, se polissent & s'enrichissent insensiblement, & la plûpart sans y penser, par les discours & par les ouvrages des Philosophes & des Sçavans.

Il n'y a point de préjugés, ni plus communs, ni plus forts, ni plus opiniâtres, ni plus à craindre, que ceux qui contredisent la Religion.

La démonstration la plus certaine de l'existence & de l'unité d'un souverain Estre, très-grand, très-sage, très-heureux & très-bon, se tire de la contemplation exacte de nous-mêmes, & du monde.

La Philosophie parle de Dieu, avec autant de retenuë, que de respect.

L'idée que nous avons de Dieu, n'eſt ni une impreſſion de la nature, ni une fixion de l'eſprit, c'eſt une ouvrage de réflexion.

Le mélange des biens & des maux, ne ſuppoſe point deux premiers principes.

Connoître Dieu auſſi parfaitement que chacun le peut connoître, publier & imiter ſes vertus, reconnoître ſes bienfaits, en bien uſer, obſerver fidelement la juſtice, c'eſt le premier & le véritable devoir de l'homme envers Dieu.

La véritable religion & le bonheur des hommes, ſont deux choſes inſéparables.

Le deſir d'étendre la vérité

& la religion, eſt par tout un déſir loüable ; lorſqu'il eſt Philoſophique, c'eſt-à-dire ſincere, éclairé & reglé, accompagné de docilité d'équité, de douceur, de modeſtie & de paix, ſans déguiſement, ſans fraude, ſans chicane & ſans impatience.

Toute pratique eſt vaine & ſuperſtitieuſe, lorſqu'elle ne ſert n'y à produire, n'y à nourrir, n'y à témoigner la véritable pieté.

La force peut faire mentir, mais non pas conſentir.

L'épée attaque bien la perſonne, mais elle ne le fait pas toûjours périr.

L'ignorance dans l'examen

attribue immediatement à la cauſe premiere, pluſieurs effets que la Philoſophie attribue aux ſecondes.

Examiner autant qu'on eſt capable, c'eſt uſer de ſon droit & s'acquitter d'un devoir commandé.

Sans la Philoſophie, on ne ſçauroit ni paiſiblement, ni ſagement, ni ſolidement amener un homme de la barbarie à l'humanité, du vice à la vertu, de l'erreur à la vérité.

Le ſens commun eſt de tout païs & de tout ſexe, mais il ſe corrompt, ou ſe perfectionne ſelon le principe & la methode que l'on ſuit en raiſonnant.

La prévention & la paſſion, ſont deux défauts très-dangereux.

Sans étude & ſans travail, on ne ſçauroit ni rien ſçavoir, ni rien faire de beau, ni de grand dans le monde.

Qui n'eſt ſavant ou riche que pour ſoi, ne l'eſt qu'à demi.

La ſageſſe eſt plus durable & plus utile que la valeur.

L'étude des belles lettres éclaire l'eſprit, donne des lumiéres, de la délicateſſe & de l'agrément; la Philoſophie donne de la ſolidité & de la juſteſſe; le monde accoûtume à mettre en œuvre ce que nos lectures & nos méditations nous ont apris.

On ſe forme l'eſprit ſur les anciens & ſur les modernes, c'eſt proprement ſur ceux-ci qu'on ſe forme le goût.

Ceux qui écrivent ſont préſumez donner ce qu'ils ont de meilleur, mais l'examen ſeul juſtifie la préſomption.

Le nom de l'Auteur fait rechercher ſes penſées, mais ce ſont les penſées qui font eſtimer l'Auteur.

Il faut du jugement pour retenir une penſée à cauſe d'elle-même, il ne faut que de la mémoire pour la retenir à cauſe de l'Auteur.

La mémoire eſt le tréſor de nos lectures ; le jugement les choiſit, les arrange & les employe.

L'oſtentation a ſouvent plus de part aux citations que la prudence & le beſoin.

L'affectation n'avilit pas moins les meilleures penſées, qu'elle ternit les plus belles actions.

La ſcience nous fait plus d'honneur quand elle eſt naturelle.

Pour être original dans ſes penſées, il ne faut point regarder celles des autres.

Une grande lecture faite à la hâte, peut nous remplir ſans nous nourrir, & quelquefois nous faire paſſer pour riches ſans l'être en effet.

Ni la Philoſophie, ni les belles Lettres, ne ſont affectées à

aucunes langues particuliéres.

La Philoſophie nous éclaire & nous guide dans l'étude des belles lettres, & cette étude fournit au Philoſophe de quoi s'exercer, s'enrichir & ſe parer.

Qui n'a pas puiſé dans la Philoſophie de juſtes idées de la vérité & de l'erreur, du vice & de la vertu, riſque d'en prendre de fauſſes par ſes lectures.

En liſant, le Philoſophe ſe précautionne contre lui-même, & contre l'Auteur.

Le trop de reſpect pour les anciens, aidé de la coûtume, de l'interêt & de la force, ſert à maintenir les erreurs & les ſuperſtitions qu'il a cent fois introduites.

La crédulité, la négligence, l'esprit de parti, le faux zele, maladies de tous les siécles, peuvent avoir rendu les anciens, de même que les modernes, ou peu circonspects, ou peu équitables, en raportant, soit les opinions, soit la conduite de leur parti, ou du parti contraire.

Souvent les termes, autant que les choses, unissent ou divisent même les Sçavans.

Differer d'expression, ne passe que trop pour être opposé de sentiment.

Le Philosophe, l'homme d'esprit & de paix, donne autant qu'il peut un sens favorable aux pensées, aux ex-

preſſions & aux pratiques d'autrui.

Pithagore avoit égard, ce me ſemble, aux bornes étroites de l'eſprit & de la ſcience, lorſqu'au lieu du titre de ſage, il prit celui de Philoſophe, qui ſignifie amateur de la ſageſſe.

Le principe de l'école de Pithagore, *le Maître l'a dit ainſi*, marque une authorité orgueilleuſe dans le maître qui le ſouffre, & une déference outrée dans les diſciples qui le ſuivent.

Le ſilence de cinq ans, que ce Philoſophe impoſoit à ſes diſciples nouveaux, étoit bon pour les rendre maîtres de leur lan-

gue, & pour leur aprendre à plus écouter, qu'à parler, & à beaucoup refléchir, pour bien penſer.

L'intemperance de la langue, nuit plus que celle de la bouche.

Ce qui eſt dit-à-propos, n'eſt ni trop court, ni trop long & fait toûjours plaiſir.

Ce ſilence Pithagoricien eſt trop long pour des gens que l'on veut inſtruire.

Pour connoître l'eſprit de ſes diſciples & pour cultiver leur raiſon, il faut leur donner une ſage & entiére liberté de propoſer ce qu'ils penſent & d'examiner ce qu'on leur propoſe.

Les queſtions du maître éclairent le diſciple, & les doutes du diſciple, inſtruiſent le maître.

Si Pythagore déconſeilloit de rechercher les emplois & d'y nommer, c'eſt qu'il trouvoit très-difficile de les remplir dignement.

Nul ne doit-être plus ſavant, que celui dont la ſcience doit être utile à tout un peuple.

Le Magiſtrat eſt l'homme & le pere du peuple, dont il achete l'amour, la reconnoiſſance & le reſpect par ſes veilles, par ſes ſervices & par bienfaits.

Quoi qu'aujourd'hui l'on

ſçache plus & mieux que du tems de Socrate, néanmoins le plus ſçavant a lieu de dire comme lui : *je ſçais une choſe, qui eſt, que je ne ſçais rien.*

Tout ce que l'on ſçait comparer avec ce qu'on ignore, c'eſt comme un homme comparé avec le globe de la terre, ou comme la terre comparée avec toute la machine du monde.

On avoüe à Socrate, que la ſcience des mœurs eſt la plus importante de toutes ; mais la Phiſique plus parfaite aujourd'hui que de ſon tems, ſert trop à la ſocieté, & même à

la morale, pour la negliger comme il a fait.

Socrate souhaitant d'être beau au dehors, & au dedans, comprenoit que la beauté de l'ame & la beauté du corps s'entre donnent du relief.

Une belle ame adoucit la méchante mine, comme dans Socrate, & diminuë la laideur comme dans Esope.

Sçavoir se demander à soi-même ce que l'on entend par tels ou tels mots, par telles ou telles choses, c'étoit la methode de Socrate; methode très-propre à reconnoître par réflexion, ce qu'il peut y avoir

d'obscur, de faux, d'absurde dans nos pensées.

Le prétendu Genie inspirateur de Socrate, n'étoit autre chose que son esprit superieur, ou qu'une de ses fixions ingenieuses accomodées aux prejugés, & à la supposition du vulgaire, pour authoriser ce qu'on lui propose.

Attaquer de front les prejugés populaires, c'est s'exposer à quelque disgrace approchante de celle de Socrate.

Rentrer en soi-même, & considerer les idées, & les notions primitives qui se forment en nous insensiblement selon l'ordre établi par la sa-

geſſe divine, c'eſt apparemment ce que Platon appelloit conſulter la ſageſſe éternelle.

Ceux qui ont bien recherché la vérité dans la nature, & dans l'hiſtoire, reconnoiſſent avec Démocrite, que la vérité eſt un tréſor caché au fond d'un puits, d'où il n'eſt pas aiſé de le tirer.

Les paſſions voilent ſouvent de même que les préjugés, les vérités les plus ſenſibles, & les plus claires.

Souvent le gros des faits, même de notre tems, eſt fort incertain, leurs particularités & leurs circonſtances le ſont encore plus, & d'ordinaire

leurs motifs, & leurs causes sont des mysteres aussi cachés que les ressorts de la nature.

Heraclite & Démocrite ont peut-être donné à l'humeur, autant qu'à la raison; l'un en pleurant de tout, & l'autre en riant de tout.

La vie humaine a deux faces, chacune excuse l'un, & condamne l'autre de ces deux Philosophes.

En cherchant le bien quel qu'il soit, tous les hommes cherchent le plaisir, de même qu'Epicure.

Le plaisir est le but de nos entrepriſes, l'aiguillon de la sageſſe, l'exercice & le fruit

de la vertu, l'adouciſſement des maux, l'atrait de l'amitié & le lien de la ſocieté civile.

Que ceux qui prétendent, après Epicure, que le monde s'eſt fait par un haſard aveugle, nous expliquent par-là comment s'eſt formé le premier Moucheron.

On accorde aux Stoïciens, que tout ce qui arrive aux choſes purement corporelles & independantes de l'homme, eſt la ſuite neceſſaire & comme fatale de leur enchaînement & de leur nature; mais toûjours dépendant d'une volonté ſouveraine.

Ceux qui ſe laiſſent gouver-

ner par les préjugés, par les passions, par l'authorité & par l'exemple, sont les plus disposés à soutenir avec les Stoïciens la doctrine de la fatalité ou du destin, nonobstant ce qu'ils disent, & ce qu'ils font dans le commerce de la vie.

Si nos volontés dépendent d'un destin inévitable, comme le disoient les Stoïciens, à quoi bon tant recommander la sagesse & la vertu, comme ils faisoient.

Ce qu'ils ont dit de leur Sage exempt de passion & de douleur, étoit plus fanfaron que Philosophe.

La sagesse ne nous rend pas

insensible, mais elle regle nos sentimens.

Le Sage butte à n'avoir point de passions, pour parvenir à n'en avoir que de moderées; comme il vise au point de la perfection, pour avoir moins de défauts.

On peut gagner sur soi de ne se pas plaindre de la brûlure, mais non pas de ne la point sentir.

Reprendre le vice en mordant, & avec insulte, à la maniere des Ciniques, ce n'est point le guérir, c'est éviter le mal, aigrir le malade, & faire haïr le remede & le Medecin.

La Satyre peut obliger les vicieux, du moins à sauver les apparences.

La prudence & la modestie sont le sel de la correction.

Les gueux de profession, tels qu'étoient les Ciniques, sont des frelons paresseux, qui dérobent la récolte des Abeilles laborieuses.

Pour n'être point à charge, l'homme d'honneur tache de vivre aux dépens de sa bouche & de ses mains.

Ce n'est pas la pauvreté qui nous fait sage, les haillons des Ciniques ne contribuent ni à la tranquilité, ni à la modestie.

Quiconque mépriſe en Cinique la pudeur, la bienſéance, la propreté, les arts, les ſciences, mépriſe le genre humain, & ne merite que ſon mépris.

Diogene ſe montre plus grand qu'Alexandre, en ne voulant rien de lui, ſi non qu'il ſe détourne un peu, & ne lui ôte pas le Soleil.

N'avoir beſoin de ſes Sujets, que pour les rendre heureux, c'eſt être grand Prince.

La Paſſion de dominer ſur les hommes eſt violente, à proportion de l'empire qu'elle a ſur nous.

Diogene allant un jour en

plein midi la lanterne à la main par la grande place d'Athénes, disoit, *je cherche un homme*, donnant à entendre que ce qui fait l'homme, ce n'est ni l'esprit, ni le corps; mais le bonheur de l'un & le bon usage de l'autre, ce qui se trouve rarement.

Le même exposé en vente crioit, *qui veut acheter un maître.*

L'homme sage connoît son prix, & n'a point tort de le dire dans le besoin.

Ceux qui comprennent ce que coûte la sagesse, & ce que vaut un homme sage, l'achettent au poids de l'or.

Auſſi Alphonſe, Roi d'Arragon, diſoit, un Prince ſage que la ſcience ſeule ſeroit capable de le rendre pauvre, parce qu'il donneroit tout pour l'avoir ſi elle ſe vendoit.

Les Pyrrheniens ont pû dire, qu'ils doutoient de tout; mais on a raiſon de douter qu'ils ayent parlé ſincerement.

Il eſt de la prudence de ne donner que la moitié de ſon eſprit, ſur tout aux opinions de Phyſique, & en réſerver libre une autre moitié, pour y admettre le contraire, s'il eſt beſoin.

Douter avec Deſcartes pour bien

bien ſçavoir, c'eſt comme éprouver tout pour bien choiſir.

Commencer par ſe demander à ſoi-même, pourquoi l'on a crû, & pourquoi l'on doit croire, ce qui paroît le plus évident, & le plus certain, c'eſt vouloir s'aſſurer du caractere de l'évidence, & la certitude propre à quelque choſe par un libre & judicieux examen fondé ſur une juſte défiance, c'eſt la methode moderne, à laquelle on doit l'état préſent & floriſſant des ſciences & des arts, de la Philoſophie ancienne, à la Philoſophie moderne,

c'eſt paſſer de la privation à la réflexion, de la ſervitude à la liberté, de l'obſcurité à la lumiere, & ſe placer dans le point de vûë, où le théâtre de la nature nous montre une décoration d'une ſimplicité & d'une magnificence plus glorieuſe pour ſon Auteur, que la bigarure & la confuſion que l'on y voit dans une autre ſituation.

FIN.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé *Sentimens nouveaux*, ou *Préceptes sur la Grammaire, la Rhétorique, la Poëtique & la Philosophie*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 25. Octobre 1727.

CHERIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amée ELISABETH-GENEVIEVE GODIN, Petite-Fille de la Veuve de NICOLAS OUDOT, Libraire à Paris ; Nous aïant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Manuscrit

qui a pour Titre : *Sentimens nouveaux*, ou *Préceptes sur la Grammaire, Poëtique, Rhétorique, &c.* qu'elle souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modéle sous nôtredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Roïaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; comme aussi à

tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, n'y d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de Titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans

le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposante ou ses Aïans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux Copies colationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secrétaires foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir.

DONNÉ à Paris le ſeptiéme jour du mois de Novembre, l'an de Grace mil ſept cent vingt-ſept, & de notre Regne le treiziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

DE SAINT HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 17. fol. 17. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le vingt-huit Novembre mil ſept cent vingt-ſept.

BRUNET, *Syndic.*

liothèque
é d'Ottawa
éance

The Library
University of Ottawa
Date due